LE SONNEUR DE SAINT-PAUL

DRAME EN QUATRE ACTES ET UN PROLOGUE

PAR

M. J. BOUCHARDY

Arrangé spécialement pour les Cercles de jeunes gens

PAR

J. G. W. McGOWN, AVOCAT



MONTRÉAL

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LE

SONNEUR DE SAINT-PAUL

DRAME EN QUATRE ACTES ET UN PROLOGUE

PAR

M. J. BOUCHARDY

Arrangé spécialement pour les Cercles
de jeunes gens

PAR

J. G. W. McGOWN, AVOCAT



MONTRÉAL

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LORD RICHMOND, ancien ministre de Charles Ier.
JOHN, chasseur.
YORICK, muletier.
WILLIAM SMITH.
HENRI (10 ans).

La scène se passe dans un bois, près de la frontière d'Ecosse, en 1649.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

LE SONNEUR DE SAINT-PAUL.
CHARLES II, roi d'Angleterre.
LORD BEDFORD, gouverneur de la Tour de Londres.
LORD WESTON, chambellan.
LORD HENRI BEDFORD.
ALBINUS, médecin allemand, ami d'Henri.
LUDLOW.
LORD BROGHILL, médecin du roi.
ALFRED, fils de Yorick.
RICHARD, domestique.
SAMUEL, geôlier.
SEIGNEURS DE LA COUR, GARDES, DEUX MÉDECINS.

La scène se passe à Londres, en 1665.

LE SONNEUR DE SAINT-PAUL.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un bois : un ravin à droite, une colline au fond. A droite, la maison de John.

SCÈNE I.

YORICK, *puis* HENRI, *puis* JOHN.

YORICK (*descendant la colline, et marchant droit à la porte de John ; il frappe deux coups*).—Que vais-je apprendre ? Rien de plus affreux qne mon incertitude, que mes soupçons. D'ailleurs, John à qui je vais me confier est un ami sage, fidèle... Mais il ne vient pas... Au fait John m'a recommandé de frapper toujours à cette fenêtre, et non à cette porte... (*Il frappe à la fenêtre et écoute.*) On vient ! (*La porte s'ouvre, Henri paraît.*)

HENRI.—Yorick ! si tôt !...

YORICK.—Oui, si tôt... Yorick, arrivé de Galloway seulement cette nuit.

HENRI.—Et déjà près de nous... Mon père se repentira d'être sorti dès le point du jour.

YORICK (*avec inquiétude*).—Il est absent ?

HENRI.—Il est allé chasser et ne tardera pas à revenir. (*L'apercevant au fond.*) Mais, le voici.

JOHN (*vêtu en chasseur écossais, fusil sous le bras, paraît au fond, il reconnaît Yorick et descend rapidement vers lui*).—Yorick, je te croyais encore sur la route de Galloway.

YORICK.—Je suis arrivé cette nuit.

JOHN.—Contre l'habitude de tous les muletiers, tu ne te fais pas attendre, toi... Et que dit-on de neuf ? tu dois savoir bien des nouvelles ?

YORICK.—Comme tous les muletiers, quand ils sont de retour.

JOHN.—Qu'as-tu appris ?

YORICK.—D'abord à maudire tous les nobles.

JOHN (*avec précipitation*).—Et pourquoi donc ?

YORICK.—L'évêque de Juxon, le confesseur du malheureux Charles Stuart, vient de faire des révélations.

JOHN.—Lesquelles ?

YORICK.—Lorsqu'il montait sur l'échafaud, à la gauche du roi, le roi lui a dit : " Mon père, ce sont les nobles qui m'ont conduit jusqu'à l'échafaud ; car deux d'entre eux, auxquels j'avais secrètement confié une cassette de cent mille guinées, pour me faire un passage et m'acheter des défenseurs en Ecosse, m'ont traîtreusement livré à Hampton-court, afin de rester possesseurs de mon or."

JOHN.—Si cela est vrai, cela est infâme ! et l'évêque a-t-il demandé au roi le nom de ces deux nobles ?

YORICK.—" Je ne les nommerai pas, a répondu le roi Charles, j'aurai bientôt besoin de la clémence d'un Dieu qui nous jugera tous." Puis il s'agenouilla pour prier, et le prêtre n'en put savoir davantage. Mais si Dieu veut que ces deux nobles soient encore en Angleterre, ils ne jouiront pas longtemps de l'or qu'ils ont si lâchement volé.

JOHN.—Comment cela ?

YORICK.—J'ai appris aussi qu'une tentative d'assassinat vient d'avoir lieu contre le général Crom-

well, que l'on en accuse quelques restes de familles nobles échappées à la proscription. Le parlement vient de diriger des espions dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne, afin de découvrir la trace de tout noble qui s'y cache.

JOHN (*avec indignation*).—Et sans doute de les emmener à Londres, où l'on instruira leur procès ?

YORICK.—Ainsi que celui de tous ceux qui leur prêteront ou leur auront prêté secours.

HENRI.—Grand Dieu !

JOHN (*courant à lui*).—Du calme !

YORICK.—Qu'avez-vous donc, Henri ?

HENRI.—Cela est bien injuste ; les nobles seuls sont les coupables... mais ceux qui les secourent ?...

YORICK.—Le sont aussi ; mais les nobles qui combattaient pour le roi et qui l'ont trahi, vendu, oh ! point de pitié pour eux ! et celui qui cache un serpent mérite bien d'être un peu mordu, n'est-ce pas, John ? Mais, au fait, de quoi vais-je donc m'occuper ? ce n'est pas cela qui m'amène... (*Bas et s'approchant de John.*) Dis donc, je voudrais bien être seul avec toi.

JOHN.—Seul !

YORICK.—Oui, je voudrais te faire une confidence.

JOHN (*bas*).—J'aurais peut-être besoin de t'en faire une. (*Il lui fait un signe d'intelligence. A Henri, après s'être approché de lui.*) Tu parais souffrir, Henri ?

HENRI (*bas*).—Je tremble pour nous.

JOHN (*bas*).—Aie confiance, enfant. (*Haut.*) L'air est froid, ce matin, Henri, rentre au logis et fais bon feu dans l'âtre.

(*Henri sort.*)

SCÈNE II.

JOHN, YORICK.

JOHN.—Eh bien, mon vieil ami, nous sommes seuls.

YORICK.—John... je suis bien embarrassé.

JOHN.—Est-ce au sujet de ce William ?

YORICK.—Tu l'as déviné, John.

JOHN.—Ou plutôt pressenti ; car je ne connais de lui que ce que tu m'en as dit.

YORICK.—Et depuis... tu n'as rien découvert, rien appris sur lui ?

JOHN.—Rien.

YORICK.—Pourquoi, alors, tes pressentiments ?

JOHN.—Parce que, le jour où je suis allé chez toi, (il y avait déjà plusieurs semaines que ce pensionnaire mystérieux recevait ton hospitalité) je l'ai bien vu, bien examiné, pour la première et dernière fois, car je ne l'ai jamais rencontré depuis ; oui, ce jour-là, je l'ai regardé bien longtemps... eh bien ! Yorick, j'ai trouvé son regard faux, son visage d'une beauté qui allait mal avec ses habits... enfin, ce n'était pas là la tête de nos francs Ecossais ; et comme je n'aime pas ces visages qui ne ressemblent pas aux autres, j'ai secrètement tremblé pour toi. Mais, toi, Yorick, que crains-tu ? que sais-tu ?

YORICK.—Rien de positif... encore, mais j'ai d'affreux pressentiments. Oh ! que n'ai-je réfléchi plus longtemps avant de lui permettre de rester chez moi. Ecoute-moi donc, John, et tâche de m'éclairer. Depuis près d'un mois, je soupçonnais que William avait des raisons graves de se cacher, quand je fus obligé de partir pour Galloway : je

me mis en route, la crainte dans l'âme, bien des soupçons me passèrent dans la tête pendant mon voyage ; l'inquiétude me ramena plus tôt qu'on ne ne devait m'attendre ; et cette nuit, en arrivant chez moi, croyant tout le monde endormi, je n'ai pas retrouvé William. Il était absent depuis plusieurs jours, mais il a l'intention de revenir, car ses effets sont restés... et ma femme s'est aperçue qu'il a beaucoup d'or... où le prend-il ? il ne travaille point.

JOHN.—Mais sa famille ?

YORICK.—Il dit n'en plus avoir.

JOHN.—Ses amis ?

YORICK.—Il n'en nomme aucun... Pourtant, ma femme a découvert que chaque fois que je faisais mon voyage à Galloway, je rapportais sans le savoir une lettre que quelqu'un glissait adroitement dans la selle d'un de mes mulets, et que William enlevait secrètement cette lettre. Il en attendait une à mon retour... En apprenant ces détails, je courus aussitôt visiter moi-même, et je trouvai celle-ci, que l'on avait bien cachée, cette lettre qui contient sans doute l'énigme de cet homme, et comme ni moi ni ma femme ne savons lire, je me suis dit : En route et dépêchons.

JOHN.—Et tu es accouru vers moi.

YORICH.—Je t'ai fait ma confidence, ami, et tu sais maintenant quel service j'attends de toi.

JOHN.—Donne-moi cette lettre, je vais la lire. (*Il la prend et hésite.*)

YORICK (*reprenant la lettre*).—Je comprends ton hésitation... Donne, je serai moi-même coupable d'en avoir brisé le cachet... il s'agit du repos de ma famille... (*Il donne la lettre décachetée à John.*)

John (*à part, après avoir parcouru les premières lignes*).—Grand Dieu ! (*Il continue à lire.*) Que vois-je ? quoi !... (*Yorick s'est éloigné pour voir si personne ne vient.—John prend un papier joint à la lettre.*) Et quel est ce papier ? un sauf-conduit signé de Cromwell... oh ! l'infâme !.. l'infâme !..

Yorick (*près de John*).—Eh bien, mon ami ?

John.—Ecoute donc, Yorick, ce qu'on écrit à cet homme.

Yorick.—Je t'écoute, John.

John (*lisant*).—" Au moment où de nouvelles " persécutions vont avoir lieu contre les nobles, je " peux, par miracle, assurer ta fuite."

Yorick.—Il est noble ?...

John.—Je ne me trompais pas quand je te disais que son visage allait mal avec l'habit de l'ouvrier. (*Continuant.*) " Je ferai facilement ma route, moi qui " ai pris du service dans les archers du parlement.... " Je t'envoie un sauf-conduit que le parlement " adressait à un de nos officiers, et dont je me suis " heureusement emparé ; il l'avait demandé pour " lui et son fils, mais tu pourras dire que ton fils a " préféré rester à Londres. Je fais des vœux pour " le succès de ta fuite. " (*Parlant.*) Et joint à cela, le sauf-conduit.

Yorick.—Le misérable !

John. — Ecoute la fin, Yorick !... (*Lisant.*) " Quant à la cassette du roi !... quant à la cassette " du roi, j'en ai brûlé le bois, fondu les ornements, " les cent mille guinées sont en route pour l'Amé- " rique, et notre rendez-vous est à Terreneuve."

Yorick.—Quoi ! ces deux nobles qui ont livré le roi...

John.—Et qui ont volé son or... William est l'un d'eux, Yorick !

YORICK.—Quel monstre que cet homme!... Dis-moi, John ; que vais-je faire de cette lettre?... faut-il l'anéantir?... (*Il s'apprête à la déchirer.*)

JOHN (*précipitamment*).—Non, Yorick, non ; elle pourra peut-être nous servir.

YORICK (*la mettant dans son pourpoint*).—Sois tranquille, elle sera bien cachée.

JOHN.—Adieu, nous nous reverrons. (*Yorick monte la scène, puis s'arrête sur la route et semble réfléchir ; il redescend la scène.*)

YORICK.—J'oubliais, John.. tu m'as dit qu'à ton tour tu aurais sans doute une confidence à me faire...

JOHN.—Merci, Yorick ; demain ou plus tard je te demanderai peut-être conseil et secours.

YORICK.—Quand tu voudras! à toute heure, en en tous lieux, tu me trouveras, John.

JOHN.—Et c'est à charge de revanche, mon vieil ami.. A demain, Yorick.

YORICK.—A demain. (*Il sort et on le voit aussitôt remonter la colline.*)

JOHN (*redescendant la scène*).—Non, je ne puis rien lui confier, maintenant que je connais l'hôte dangereux qui loge chez lui ; je ne pourrais plus cacher Henri chez Yorick ; il y rencontrerait ce faux William... ce noble qui le reconnaîtrait peut-être et qui fort heureusement, depuis notre séjour en Ecosse, ne s'est jamais trouvé sur son passage... Allons, allons! pas de fausse crainte! les espions du parlement, qui se répandent dans les villes, les bourgs et les villages ne découvriront pas sans doute l'obscure cabane de John, que l'on connaît à peine. (*Pendant ce monologue, un homme très-simplement vêtu est entré en scène, a scrupuleusement observé John et s'approche de lui.*)

SCÈNE III.

JOHN, LORD RICHMOND.

RICHMOND *(s'approchant de John, en le saluant).* —John, le chasseur, c'est vous, monsieur?

JOHN *(surpris).*—Oui, monsieur ; que me voulez-vous ?

RICHMOND *(après avoir regardé autour de lui, désignant la maison).*—Cette maison est la vôtre, sans doute?

JOHN *(l'observant).*—Oui, pourquoi?

RICHMOND.—L'affaire dont je veux vous entretenir est grave et doit être secrète ; permettez-moi d'entrer chez vous.

JOHN *(courant devant la porte).*—Impossible, monsieur... votre nom, d'abord?

RICHMOND *(à part).*—Que dire? *(Haut.)* Il vous est inconnu, monsieur.

JOHN. — Alors, restons ici... Pardonnez-moi, monsieur, ma rudesse écossaise, mais nous autres montagnards, nous n'admettons que nos amis dans le sein de nos foyers ; nous sommes seuls, asseyons-nous et parlez.

RICHMOND *(après une hésitation).*—Soit, monsieur. *(Il s'assied ; à part.)* Pourquoi cette méfiance?

JOHN *(à part).*—C'est un espion. *(Il s'assied et met son fusil sur ses genoux.)*

RICHMOND.—Il y a deux ans, monsieur, vous habitiez Londres?

JOHN.—En effet.

RICHMOND.—Dans la Cité?

JOHN.—Dans la Cité.

RICHMOND.—Vous étiez tavernier.

JOHN.—C'est vrai.

RICHMOND.—Vous avez vu alors, à l'époque de la captivité du roi défunt, les persécutions que l'on exerça contre ses partisans, le massacre de leurs familles, et vous devez vous souvenir du pillage d'un château qui s'élevait à l'angle nord de la Cité... c'était celui d'un ministre du roi... de lord... j'oublie son nom, mais vous le savez sans doute.

JOHN.—Je l'ai su ; mais comme vous, j'en ai ai perdu la mémoire... Ensuite ?

RICHMOND.—Enfin, monsieur, ce ministre, condamné à mort avait été miraculeusement sauvé par des amis, qui, la veille de son exécution, étaient parvenus à l'enlever de sa prison et à le jeter malgré lui sur un bâtiment qui l'emportait en Amérique, tandis qu'à Londres on pillait son château, dans lequel était resté son fils, qui fut, dit-on, sauvé par un tavernier qui le cacha quelque temps, et disparut bientôt avec lui, à ce qu'on pense. (*A part.*) Il ne se trouble pas.

JOHN (*avec grand calme*).—Ensuite ?

RICHMOND.—Depuis près de deux années, le père n'a pu avoir de nouvelles de son enfant ni lui adresser une seule lettre ; et moi qui suis leur ami commun et qu'aucune proscription ne peut atteindre, je voudrais...

JOHN (*l'interrompant*).—Et vous, leur ami, vous avez oublié leur nom ?

RICHMOND (*continuant*).—Je voudrais le découvrir pour lui parler de son père.

JOHN.—Je comprends, vous voudriez le voir.

RICHMOND.—Oh ! oui, je le voudrais bien, et j'ai pensé que vous, qui étiez, il y a deux ans, à

Londres, et dans la Cité, vous pourriez peut-être m'apprendre quelque chose ou me donner quelque indice qui me conduiraient vers lui.

JOHN (*se levant*).—Je suis désolé, monsieur ; mais je ne savais rien de cette fatale histoire... J'ai vu, c'est vrai, passer avec chagrin, ces jours de haine et de pillage : aussi me suis-je hâté de quitter la ville tumultueuse, de venir vivre au calme de mon pays natal... et j'avais déjà presque entièrement perdu le souvenir de tout ce que vous venez de rappeler à ma pensée.

RICHMOND (*se levant*).—Pardonnez-moi, monsieur !... (*A part.*) Ce n'est donc pas lui... Pourtant cette défiance à me laisser entrer....

JOHN (*l'observant*).—Que pense-t-il ?

RICHMOND (*à part*).—Si j'essayais... Non, soyons prudent... Restons aux alentours et tâchons de découvrir.... (*Il fait quelques pas.*)

JOHN (*le suivant des yeux*).—Il va s'éloigner.

RICHMOND.—Adieu, monsieur, je continue ma route.

JOHN (*avec ironie*).—Que Dieu vous vienne en aide ! (*A part, avec joie.*) Il part enfin !

HENRI (*dans la maison, chante ou fredonne un couplet quelconque........*)

RICHMOND (*se retournant*).—Cette voix !...

JOHN.—L'imprudent !

RICHMOND (*courant vers la maison*).—Quel est cet enfant, monsieur ?

JOHN.—C'est mon fils.

RICHMOND.—Je veux le voir.

JOHN.—Vous ne le verrez pas... (*Le poussant violemment.*) Partez, monsieur.

RICHMOND (*luttant*).—Mais pourquoi ?... Il vient !... le voici !... (*Henri paraît sur la porte.*)

JOHN (*furieux*).—Alors, malheur à vous ! (*Il court chercher son fusil.*)

RICHMOND.—Henri !...

HENRI (*le voyant*).—Grand Dieu !

RICHMOND.—Mon Henri !

HENRI (*se jetant dans ses bras*).—Mon père !... mon père !...

JOHN (*qui le couchait en joue, laisse échapper son fusil.*)—Son père !... Oh ! malheureux !... qu'allais-je faire ?...

SCENE IV.

JOHN, HENRI, RICHMOND.

RICHMOND (*dans le délire.*)—Mon Henri !... le voilà !... Dieu est juste, oh ! mon fils !... j'ai retrouvé mon enfant !

HENRI.—Oh ! mon père !... la joie doit faire mourir.

JOHN.—Il l'aime bien aussi, lui.

HENRI (*s'adressant à John.*)—John, voici mon père... (*A son père en désignant John.*) Mon père, voici mon sauveur, celui qui m'a soustrait aux assassins.

RICHMOND.—Lui !... oh ! je tombe à vos pieds.

JOHN (*le retenant.*)—Milord !...

RICHMOND. — Oh ! laissez-moi m'agenouiller devant vous... Comme à Dieu, je vous dois aujourd'hui la vie de mon enfant... de mon enfant qui est tout ce qui me reste au monde... Il me fallait mourir pour mon enfant, car sans lui, je ne pouvais plus vivre. Pour le retrouver, moi,... j'ai fait plus de cent lieues, la tête courbée sous les couteaux de mes ennemis, rencontrant

sur mon affreux chemin quelques signes de la vie de mon enfant, que, grâce à vous, monsieur... je puis embrasser maintenant. (*Il presse Henri dans ses bras.*)

HENRI.—Oh! oui, mon père, nous lui devons amour et reconnaissance, car il a tout quitté pour m'entraîner et me cacher... car son travail m'a nourri! et comme vous, mon père, j'ai compris que je lui devais la vie!...

JOHN (*précipitamment*).—Lord Henri... mon dévouement ne fut que l'accomplissement d'un devoir; n'est-ce pas, milord, que si, à ma place, vous aviez vu le pauvre enfant pâle et menacé de mort, n'est-ce pas que vous l'eussiez sauvé?

RICHMOND (*avec noblesse*).—Ah! messieurs les Cromwellistes, le ciel avait placé quelques cœurs généreux sur votre sanglant passage. Votre règne durera peu, c'est un règne de sang, et peut-être un jour, mon fils rentrera dans le palais Saint-James sous le règne de Charles II.

SCENE V.

LES MÊMES, YORICK.

RICHMOND.—Du monde!... (*Il se retire au fond avec Henri, John court au devant de Yorick.*)

YORICK (*à John*).—C'est encore moi, John... et je crois que, bon gré mal gré, tu seras forcé de me loger jusqu'à demain... Impossible de sortir de la forêt, les chemins sont cernés.

JOHN.—Et pourquoi!

YORICK.—On dit que Lord Richmond, l'ancien ministre de Charles Ier s'y cache à cette heure.

RICHMOND (*à part*).—Grand Dieu!

YORICK.—Et l'on commence par ne laisser sortir personne. (*Apercevant Richmond. Bas à John.*) Mais quel est donc cet homme ?

JOHN (*le prenant par la main*).—Yorick !... salue lord Richmond !

YORICK.—Lord Richmond !

RICHMOND.—Que dit-il ?

JOHN.—Salue aussi lord Henri Richmond, son fils.

RICHMOND.—Imprudent !

JOHN.—Ne craignez rien, milord, c'est mon seul ami.

YORICK (*avec étonnement*).—Lord Henri....

JOHN (*lui prenant la main*).—Je devais te faire une confidence .... (*A lord Richmond.*) Milord, le montagnard écossais qui refusait sa porte à l'inconnu va l'ouvrir au noble fugitif. Il faut d'abord quitter ce costume avec lequel vous avez peut-être été déjà reconnu... Lord Henri va vous conduire. (*Ouvrant la porte.*) Entrez, milord.

HENRI.—Venez, mon père !...

JOHN.—Si Dieu le permet, avant un heure, vous aurez passé la frontière.

RICHMOND.—Mais comment ?

JOHN.—Hâtez-vous, milord... si l'on venait.. (*Il les fait entrer.*)

SCENE VI.

JOHN, YORICK.

JOHN.—Yorick !... (*Yorick reste absorbé.*) Ami, ami !... que fais-tu donc ?

YORICK (*sortant de sa réflexion*).—Je cherche par quel moyen nous pourrons les soustraire à la vue des perquisiteurs.

JOHN.—Toi qui disais, tout-à-l'heure : Pas de pitié pour les nobles !...

YORICK.—Alors je ne savais pas que ton Henri...

JOHN.—Le salut est dans tes mains, Yorick !

YORICK.—Que faut-il donc que je fasse ? dis !..

JOHN.—Donne moi la lettre de William.

YORICK.—La voici.

JOHN.—Je te disais que cette lettre pourrait nous servir, car cet homme nous appartient avec son secret ; mais ce n'est pas tout, cette lettre renferme un sauf-conduit pour un père et son fils.

YORICK.—Eh bien, que veux-tu en faire ?

JOHN (*désignant la maison*).—Il y a là deux proscrits qui l'attendent.

YORICK.—C'est Dieu qui t'inspire, John !... Viens donc !... qu'ils partent... et que le ciel les protège.... Prends ce papier, John, le temps presse... suis-moi !..

(*Ils entrent précipitamment dans la maison. Un homme grossièremeut vêtu entre rapidement en scène, après les avoir suivis des yeux.*)

SCENE VII.

WILLIAM, *seul.*

Oui, c'était Yorick ! Yorick avec un chasseur de ces forêts ! Ils avaient un papier dans les mains ; si c'était cette lettre que j'attendais... Oh ! quel affreux soupçon ! Qand je suis rentré ce matin, tout m'annonçait le retour de Yorick, et il n'était pas au logis ; dans les selles des mulets, rien. Conduit par un horrible pressentiment, j'arrive dans ce bois où il a un ami dont j'ai toujours voulu l'éloigner ; car il sait lire, m'a-t-il dit, et je le trouve

près de lui... sans doute... Est-ce qu'il aurait osé...Oh ! malheur ! mon secret est un poison qui doit donner la mort à qui l'aura touché... Il faut que je voie Yorick seul ; mais comment ? (*Voyant ouvrir la porte.*) On vient, éloignons-nous.... (*Il sort par le fond. John paraît, suivi d'Henri vêtu comme pour le départ.*)

SCENE VIII.

JOHN, HENRI.

JOHN.—Mon cher Henri, cette séparation qui me brise le cœur, j'aurais dû la prévoir, et pourtant, depuis deux ans je m'étais habitué à vous regarder comme mon enfant... Vous retrouvez un père et moi, je perds un fils bien-aimé...

HENRI.—O John ! comment pourrais-je jamais vous rendre tout ce que vous avez fait pour moi, tout ce que vous faites en ce moment pour mon père.

JOHN.—Votre père !... Hâtons-nous, le temps presse... Songez que, s'il était arrêté, ce n'est pas un jugement qu'il aurait à subir, mais l'exécution d'un arrêt prononcé depuis longtemps. Oh ! ne retardons pas d'un instant son départ. Il est attendu, nous a-t-il dit, par un bâtiment français qui vous conduira à Saint-Domingue ; c'est là que nous nous retrouverons.

HENRI.—Mais ne pouvez-vous pas nous suivre ?

JOHN.—C'est impossible, hélas ! les chemins me sont fermés ; mais dans quelques jours, après de vaines recherches, on rouvrira les ports et je partirai... (*Entendant des pas.*) On vient, séchez vos pleurs. Voici votre père, milord.

SCENE IX.

LES MÊMES, YORICK, LORD RICHMOND

RICHMOND (*vêtu avec un costume de John, porte le sauf-conduit dans sa ceinture, Henri s'élance vers son père*).—Viens, mon enfant ! mais tu as pleuré ! la frayeur, l'émotion !

HENRI.—Oui, mon père, l'émotion ; John a été si bon pour moi...

YORICK.—Hâtez-vous de partir, milord ; déjà le soleil disparaît ; dans une heure, la marée se retirera, et vous seriez forcé d'errer toute la nuit sur les côtes si vous arriviez trop tard.

JOHN.—En effet !

RICHMOND.—Mais dans une heure, nous n'aurons pas atteint la mer.

YORICK.—Oui, milord, en traversant le chemin des montagnes.

JOHN.—Yorick a raison, ce chemin seul peut vous conduire. Cette route sera difficile, mais je vais vous guider, et quand la pente sera trop rapide, vous vous appuierez sur moi ; au bout du chemin, vous donnerez aux soldats républicains le sauf-conduit du parlement, et bientôt, pour quelques pièces d'or, les pêcheurs côtiers vous offriront leurs barques et vous conduiront jusqu'au prochain port de France.

RICHMOND.—Venez donc !

HENRI.—Adieu, Yorick.

YORICK.—Adieu, lord Henri.

HENRI.—Nous nous reverrons dans des jours meilleurs.

JOHN.—Partons !... Yorick, reste ici jusqu'à mon retour, n'est-ce pas ?

YORICK.—Oui, John. (*Ils sortent. On les voit disparaître sur le chemin.*)

SCENE X.

YORICK *seul, puis* WILLIAM, JOHN.

YORICK.—Ils sont partis ! pauvre John, il a bien du chagrin de se séparer ainsi de cet enfant ! (*Il reste pensif.*)

WILLIAM (*entrant et regardant sur la route*).—Non, Yorick n'est pas avec ces gens qui s'éloignent. Il doit être resté seul : voyons. (*Il descend vers la maison et l'aperçoit.*) Le voici ! il faut que je découvre tout. (*A Yorick.*) Yorick !

YORICK (*sortant de sa rêverie*).—Qui m'appelle ?... (*L'apercevant.*) William !

WILLIAM.—Oui, c'est moi, Yorick, qui suis venu jusqu'ici, moi qui ai deviné vos doutes, vos inquiétudes et qui viens les détruire.

YORICK.—Etes-vous sincère, William ?

WILLIAM (*à part*).—Il reste calme ; il ne sait donc rien ! voyons ! (*Haut.*) Oh ! vous avez eu tort, Yorick, de pousser la méfiance jusqu'à vouloir connaître le contenu de cette lertre.

YORICK (*éclatant*).—Traître, lâche et hypocrite ! oui, je connais le contenu de cette lettre !... Tu comptais sur mon ignorance pour me faire l'instrument de tes menées infâmes !... Abusant de mon hospitalité, tu te jouais du repos d'une famille, en l'exposant à la rigueur des arrêts du parlement ! Oh ! je ne connaissais pas le serpent que je réchauffais dans mon sein ; mais grâce à mon ami, John le chasseur, je connais maintenant la noirceur de ton âme criminelle !..,

WILLIAM (*qui a eu peine à se contenir*).—Assez ! Tu viens de prononcer ta sentence... Mon secret, c'est la mort de celui qui a cherché à le connaître. (*Il tire un poignard et s'élance sur lui ; lutte de quelques secondes, il le frappe.*) Tiens !... dans la tombe on ne parle plus. (*Yorick tombe.*) A John le chasseur, maintenant... ce doit être celui qui porte sur sa toque une plume d'aigle... Yorick !... en lui donnant mon secret, tu l'as perdu. (*Il se jette sur le fusil que John a laissé appuyé contre la table.*) Mort à lui ! (*Il sort en courant.*)

YORICK (*se relevant avec peine en se cramponnant aux sièges, puis à la table*).—William !... il n'est plus là ?... Ciel ! le fusil de John, disparu !... Oh ! j'ai parlé trop tôt... John ! je t'ai perdu... et je ne puis voler à ta défense. (*On entend un coup de feu.—Il se lève avec peine et remonte la scène.*) Grand Dieu !... (*Apercevant John.*) John frappé aussi !.. (*John, la chemise teinte de sang, fait quelques pas en scène et s'évanouit dans ses bras.*) John ! John ! la balle l'a frappé là, dans la tête... Du secours ! (*Il tombe à genoux près de John.*) Cette blessure n'est pas mortelle, peut-être ! son cœur bat violemment... Mais William ! il échappe, je ne puis le poursuivre... (*Levant les mains au ciel.*) Il n'y a que vous, mon Dieu, qui puissiez nous venger !

FIN DU PROLOGUE,

ACTE 1er.

Une habitation des plus modestes dans le quartier Saint-Paul, à Londres.—Grande porte au fond, ouverte sur une place.—Ameublement fort simple.

SCÈNE I.

LORD BEDFORD, LUDLOW, *puis* ALFRED.

Au lever du rideau, lord Bedford et Ludlow s'arrêtent devant la porte ouverte au fond.

BEDFORD.—C'est bien la maison désignée... entrons.

LUDLOW.—Volontiers, car la pluie redouble.

BEDFORD.—Elle est venue fort à propos ; il me fallait un prétexte pour m'introduire ici.

LUDLOW.—Et c'était pour m'amener dans cette misérable habitation que tu m'as fait descendre de voiture et marcher comme un manant pendant l'orage ?

BEDFORD.—Pour cela.

LUDLOW.—Mais que veux-tu donc y faire ?

BEDFORD.—D'abord voir ceux qui y demeurent, (*Une porte s'ouvre*). Mais voici quelqu'un.

ALFRED (*entre pour prendre des livres laissés sur la table.*)—Des étrangers !

BEDFORD.—Pardonnez-nous, monsieur, mais cette pluie soudaine nous oblige à venir demander au maître de céans un abri pour quelques minutes.

ALFRED.—Le maître de ce logis est absent à cette heure, mais je ne dois pas vous refuser ce

qu'il vous accorderait de grand cœur : prenez des sièges, messieurs, et reposez-vous en attendant que la pluie cesse.

Bedford.—Merci. (*Ils s'asseyent.*)

Alfred (*allant à la fenêtre*).—Ce n'est qu'un nuage qui passe.

Bedford.—Oui, le ciel s'éclaircit déjà à l'horizon. (*Revenant.*) Mais, à ces livres que vous tenez à la main je vois que vous étiez occupé de vos études.

Alfred.—Puisque vous avez si bien deviné, monsieur, je vous demanderai la permission de continuer.

Bedford.—Nous serions désolés d'être importuns ; pourtant avant de nous séparer, veuillez nous dire chez qui nous sommes en ce moment ?

Alfred.—Vous êtes, messieurs, chez le sonneur de Saint-Paul.

Bedford (*à part*).—C'est bien cela. (*Haut.*) Et sans doute vous êtes son fils ?

Alfred.—Je ne suis pas son fils, et pourtant je le nomme mon père, car je dois tout à son dévouement. Malgré son infirmité, il a pris soin de mon enfance ; il me donne aujourd'hui les moyens de faire mes études de droit.

Bedford.—Son infirmité, dites-vous ?

Alfred.—Oui, monsieur, il est aveugle.

Bedford.—Aveugle ! (*A part.*) Je l'ignorais. (*Haut à Alfred.*) Pardonnez-nous de vous avoir retenu si longtemps.

(*Alfred salue et rentre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE II.

BEDFORD, LUDLOW.

BEDFORD (*réfléchissant*).—Le père est aveugle !

LUDLOW (*se levant*).—Veux-tu maintenant me faire l'amitié de me dire ce que tu prétends faire dans cette maison ?

BEDFORD.—Je n'en sais rien encore et tu vas me conseiller. Il s'agit pour moi de conserver mon titre.

LUDLOW.—Ton titre... va, mon cher ami, les dix-huit années de souveraineté populaire qui viennent de s'écouler sous le protectorat de ce damné Cromwell ont terriblement diminué la valeur des blasons.

BEDFORD.—Cromwell est mort, et Charles II, qui règne depuis sept mois, travaille à relever la noblesse.

LUDLOW.—Tant pis pour lui peut-être !

BEDFORD.—En un mot, Ludlow, il nous importe à tous deux, que rien ne vienne changer le cours de notre existence.

LUDLOW.—Il nous importe !... il t'importe à toi, mais non pas à moi.

BEDFORD.—A tous les deux... Mais tu ne lis donc pas les gazettes ?

LUDLOW.—Pas plus souvent que toi ton livre de prières.

BEDFORD.—Mais au moins tu entends jaser dans les salons, dans les promenades.

LUDLOW.—Il y avait plus d'un mois que je n'étais sorti de cette joyeuse maison dont tu es venu m'arracher ce matin.

BEDFORD.—Joyeuse maison de jeu, où tu te ruineras.

LUDLOW.—C'est déjà fait.

BEDFORD.—Malheureux !

LUDLOW (*avec indifférence*).—Veux-tu me dire comment il se fait que nous sommes tous deux intéressés à...

BEDFORD (*l'interrompant*).—Tiens, parmi les ordonnances de Charles II, il y en a une qui te concerne.

LUDLOW.—Le roi d'Angleterre est bien bon de penser à moi.

BEDFORD.—Peut-être... lis. (*Il lui donne une gazette.*)

LUDLOW (*lisant*). — " Maintenant que le roi
" Charles II vient de guérir les blessures de l'An-
" gleterre souffrante, après un interrègne de dix-
" sept ans, il promet oubli et pardon à tous ceux
" qui, égarés et entraînés par le torrent révolution-
" naire, ont abandonné la cause de son royal père..
" mais il veut le châtiment de ceux qui, comblés
" de ses bienfaits, l'ont trahi dans son infortune.
" Il vient donc d'établir un tribunal pour juger les
" traîtres. Récompense est promise à ceux qui
" livreront Axtell, Hulet, Harrison, et enfin deux
" nobles inconnus qui ont perdu le roi pour s'em-
" parer de ses épargnes." (*Parlant.*) Voilà ce qui me concerne, ou plutôt ce qui nous concerne tous deux ; et cela prouve que l'on nous cherche, mais on ne nous a pas trouvés.

BEDFORD.—Et si l'on nous trouvait ?

LUDLOW.—Nous serions pendus... Mais à quel signe ?

BEDFORD.—Et cette lettre que tu m'écrivis... cette lettre interceptée ?

LUDLOW.—N'as-tu pas tué celui qui l'avait lue ?

BEDFORD.—Oh ! celui-là !... j'avais à peine eu le temps de l'entrevoir de loin, que, sans chercher à connaître son visage, je le frappai d'une balle d'arquebuse. Deux jours après, je t'avais rejoint à Exeter, et bientôt, ayant renversé tous les obstacles, nous étions en route pour l'Amérique ; depuis notre retour ici, j'ai fait chercher dans le fond de l'Ecosse ; on m'en a rapporté l'extrait mortuaire de Yorick et de sa femme ; ainsi de ce côté-là, je n'ai rien à redouter... mais cette lettre ?

LUDLOW. — Elle est sans doute anéantie... depuis dix-huit ans.

BEDFORD.—Tu as, Ludlow, une sainte confiance qui m'étonne.

LUDLOW.—Et toi, milord, une frayeur qui me surprend... Mais, après tout, c'est bien cencevable : tandis que je mangeais ma fortune en Amérique, toi, tu travaillais à augmenter la tienne, et tout te réussissait. Le fils de Lord Richmond, lord Henri, venait de perdre son père, tu étais le seul noble d'Angleterre, habitant le même pays que lui, tu adoptas l'enfant, qui lui-même était mourant, parce que tu espérais que les biens de sa famille lui seraient un jour rendus. Par un hasard incalculable, lord Henri a survécu, et rentré avec toi en Angleterre, il a bien voulu te laisser jouir des biens immenses du comte de Richmond. Te voilà gouverneur de la Tour de Londres. Moi, je n'ai trouvé dans mon pays qu'une mauvaise chance au jeu, qui m'a enlevé mon titre de noblesse et mes derniers shellings ; si bien que tandis que tu trembles, toi, millionnaire, moi, prodigue, qui n'ai ni feu ni lieu, je jouis de la belle insouciance de celui qui n'a rien à perdre.

Bedford.—Mais ta vie, malheureux?

Ludlow.—Que veux-tu que j'en fasse ? elle est usée comme mon habit.

Bedford.—Et c'est le jeu !

Ludlow.—Voilà.

Bedford.—Tu me fais pitié.

Ludlow.—Ça ne m'étonne pas.

Bedford.—Si j'osais, je t'offrirais ma bourse.

Ludlow (*tendant la main*).—Je ne suis pas fier avec mes amis, tu peux oser.

Bedford (*lui donnant la bourse*).—Et tu vas sans doute jouer ces quelques guinées ?

Ludlow.—Assurément... en voilà plus qu'il n'en faut pour réparer mes pertes et regagner mon titre.

Bedford.—Et que ferais-tu d'une fortune, d'un titre, si nous étions découverts ?

Ludlow.—Oh ! diable... en effet ; rien ne prouve que cette lettre soit détruite.

Bedford.—Rien... et désires-tu savoir pourquoi je veux voir les habitants de cette maison ?

Ludlow.—Pourquoi ?

Bedford.—Je t'ai dit qu'on m'avait rapporté l'extrait mortuaire de Yorick et de sa femme ; mais ce que je ne t'ai pas dit, c'est qu'ils avaient laissé un fils en bas âge. Cet enfant qui doit maintenant avoir 18 ans est à Londres. Un médecin allemand, le jeune docteur Albinus, qui s'est lié d'amitié avec lord Henri, lui a fait une singulière confidence. Il paraît que ce jeune homme que nous venons de voir, et dont j'ai eu quelque peine à connaître la résidence, car je ne voulais pas éveiller les soupçons, est natif des montagnes d'Ecosse... En apprenant par les

gazettes que Charles II faisait rechercher les deux nobles qui ont trahi son père, ce jeune homme a raconté les circonstances de la mort de son propre père, un montagnard écossais, a parlé de lettre interceptée... Tu conçois que j'ai eu la prudence de ne pas trop questionner lord Henri ; mais tout me porte à croire que nous sommes en présence du fils de Yorick... Que dis-tu de la situation ?

LUDLOW.—Je dis qu'à tout prix il faut nous assurer que ce jeune homme ne parlera plus.

BEDFORD.—Nous sommes d'accord... Mais le moyen ?

LUDLOW.—Nous le trouverons plus tard. Songeons d'abord à sa disparition.

BEDFORD.—Il faut le faire disparaître, n'est-ce pas ?

LUDLOW.—Aujourd'hui même.

BEDFORD.—J'avais déjà des idées si semblables que je suis venu ici pour connaître les allures de la maison.

LUDLOW.—Peu nous importe la maison. Le fils d'un aveugle doit souvent sortir seul, et cela doit nous suffire. Commençons par nous éloigner prudemment avant le retour du père.

BEDFORD.—Viens ! (*S'arrêtant près de la porte ouverte au fond.*) Mais le voici sans doute.

LUDLOW.—C'est fâcheux ; je voulais éviter qu'il nous vît.

BEDFORD.—Tu oublies donc qu'il est aveugle ?

LUDLOW.—En effet. Silence ! (*Ils restent immobiles.*)

SCENE III.

JOHN, *puis* ALFRED.

John entre lentement par le fond; il tient une canne d'une main et un livre de l'autre. Il marche droit vers un siége placé sur le devant de la scène, à droite, et s'assied.

LUDLOW (*bas à Bedford*).—Maintenant, milord...

BEDFORD (*bas*).—Partons! (*Ils sortent sans bruit.*)

JOHN (*entendant leurs pas*).—Ah! tu es là, Alfred! (*Tendant la main.*) Viens mon enfant! Personne!.. Je croyais l'avoir entendu marcher. (*Il marche vers la porte à droite.*) Cette porte est fermée... Alfred!

ALFRED (*dans la chambre*).—Me voici, mon père! (*Entrant.*) Quoi! vous étiez seul?

JOHN.—Qui donc supposais-tu près de moi?

ALFRED.—Deux inconnus que j'ai laissés dans cette chambre.

JOHN.—Que voulaient-ils?

ALFRED.—Seulement un abri pendant l'orage.

JOHN.—Sans doute ils se sont remis en route depuis que le soleil a reparu.

ALFRED.—Mon père, vous ne savez pas... J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre... Peut-être avant longtemps reverrez-vous la lumière.

JOHN.—Revoir la lumière!.. oh! oui, tu me l'as déjà dit; dans deux ans, n'est-ce pas? quand tu seras avocat, et quand tu m'auras conduit à Francfort, auprès de ce savant, Jérôme Albinus, qui ne craint pas de se vanter de rendre la vue aux aveugles?

ALFRED.—Non, mon père, mais avant cela.

JOHN.—Avant...

ALFRED.—Oui, mon père ; le fils et l'héritier de la science de ce fameux médecin est maintenant à Londres. Depuis plusieurs jours déjà j'ai fait sa connaissance et je lui ai fait promettre de venir vous voir.

JOHN.—Pauvre enfant, merci... J'ai déjà trouvé dans ta sollicitude la preuve de ta tendresse pour moi ; mais ne te berce pas d'un fol espoir, c'est une chose horrible que la déception ; ne l'appelle pas, mon enfant, et songe que Dieu ne donne qu'une fois la vue comme la vie... toutes les paroles de ces prétendus savants ne sont que mensonge et vanité ; et d'ailleurs, (*pleurant*) depuis quinze ans n'ai-je pas appris à vivre dans l'obscurité ? à marcher lentement en cherchant mon chemin ? n'ai-je pas fait de ma demeure le tombeau calme et silencieux d'un vivant ? Et que ferais-je de la vue ? (*Se levant précipitamment.*) Ce que j'en ferais, grand Dieu ! Oh ! Je chercherais dans toute l'Angleterre un homme qui y respire peut-être encore, puis j'irais en Amérique pour y chercher la tombe de mon Henri, puis je retournerais en Ecosse finir mes jours dans mes chères montagnes. (*Avec transport.*) Si je retrouvais la vue, seulement pour une heure, un instant, si je ponvais seulement te voir, toi, pauvre ange qui m'accompagnes, si je pouvais entrevoir le ciel et la verdure, apercevoir les gens qui passent, un enfant qui sourit, et puis un peu de soleil !... Oh ! Ce serait trop de bonheur, et je n'y survivrais pas.

ALFRED.—Mon père !

JOHN.—Oh ! ne crains rien, mon enfant ! va ! rendre la vue à un aveugle, ce serait tirer un cadavre de sa tombe et lui rendre son âme exhalée... Oh ! malheur aux hommes vains et hardis qui osent se vanter de pétrir des miracles de leurs mains ! Il n'y a que Dieu, mon enfant, qui puisse ressusciter les morts.

ALFRED.—Mais il vaut mieux douter que nier, mon père ; la science a ses miracles aussi.

JOHN.—Oh ! ne me dis pas cela, mon enfant, ne me dis jamais cela ; car, malgré moi, un fol espoir tue ma résignation, et je souffre horriblement alors... n'y songeons plus, Alfred.

ALFRED (*à part*).—Comme cela le fait toujours souffrir ! (*A John.*) Non, n'y songeons plus, mon père. (*Cherchant à changer de conversation.*) Quel est donc ce livre que vous teniez à la main ?

JOHN.—Un livre.., Ah ! oui, c'est un livre oublié dans le clocher de l'église, par un étranger qui est venu le visiter ce matin ; il ne tardera pas sans doute à venir le réclamer ; serre-le soigneusement.

ALFRED (*prenant le livre*).—Oui, mon père. (*Il traverse la scène en regardant le livre.*) Que vois-je ?

JOHN.—Qu'as-tu donc ?

ALFRED.—Vous ne savez pas, mon père, ce que c'est que ce livre ?

JOHN.—Quoi donc ?

ALFRED.—Oh ! pardon ! j'oubliais... Je ne dois pas vous le dire.

JOHN.—Mais qu'est-ce donc ?

ALFRED.—Rien, mon père.

JOHN.—Mais dis-moi, cela m'inquiète.

ALFRED.—Non, je ne dois pas... vous auriez le droit de me gronder.

JOHN.—Non, je devrais blâmer seulement ma curiosité.

ALFRED.—Vous le voulez?

JOHN.—Je t'en prie.

ALFRED.—C'est un ouvrage du docteur Jérôme Albinus sur la perte et le recouvrement de la vue.

JOHN.—Un ouvrage? Un livre imprimé?

ALFRED.—Oui, mon père, sans doute rempli d'impostures.

JOHN.—Oui. (*A part.*) C'est imprimé! (*Haut.*) Alfred! tu me liras ce livre.

ALFRED.—Volontiers.

JOHN.—Bientôt, n'est-ce pas?

ALFRED.—Quand vous voudrez.

JOHN.—Tout de suite... veux-tu?

ALFRED.—Oui, mon père.

JOHN.—Non pas que je croie... (*Il va s'asseoir.*)

ALFRED.—Oh! si cela pouvait vous convaincre que Dieu ne donne pas une seule fois la vue. (*Pendant qu'il prend un siège pour s'asseoir auprès de John, Albinus, richement et sévèrement vêtu, paraît au fond et observe.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALBINUS.

ALBINUS (*à part*).—Ils tiennent mon livre. Approchons. (*Il descend la scène.*)

ALFRED (*le voyant*).—Quelqu'un, mon père. (*Bas à Albinus.*) Merci, monsieur, d'être venu... Ne lui disons pas d'abord qui vous êtes.

Albinus.—Excusez-moi... je viens d'apprendre la demeure du sonneur de Saint-Paul et j'arrive pour lui demander un livre précieux que j'oubliai ce matin dans le clocher de l'église.

John (*à part*).—Déjà ! (*Haut.*) Mon fils va vous le donner, monsieur ; et me permettrez-vous de vous faire une question ?

Albinus.—Je suis à vos ordres.

John.—Avez-vous lu ce livre ?

Albinus.—Je l'ai lu.

John.—Vous ne croyez pas sans doute aux prodiges qu'il raconte ?

Albinus.—Lorsque j'étudiais la médecine à Francfort sous le célèbre Jérôme Albinus, mon professeur, j'ai vu moi-même se passer tous les faits qu'il annonce, et je puis les affirmer.

Alfred.—N'est-ce pas, monsieur, que mon père peut espérer revoir un jour la lumière ?

Albinus.—Avant de pouvoir répondre, il me faut bien des éclaircissements : toutes les cécités ne sont pas guérissables ; pour juger le mal, il faut en connaître les effets et les causes. Le devoir d'un médecin est d'interroger, d'écouter ceux qui souffrent, et je suis prêt à vous entendre.

Alfred.—Asseyez-vous, monsieur, mon père va tout vous dire.

Albinus (*à Alfred, se débarrassant de son manteau*).—Je vous avais promis, mon ami, de voir votre père, et c'est à dessein que j'ai laissé ce livre dans ses mains, pour arriver à causer avec lui. (*Il s'assied près de John.*)

Alfred (*à John, après s'être placé à sa droite*).—Comme votre main tremble, mon père.

John (*bas à Alfred*).—Tu te trompes, Alfred. (*A part.*) Il me semble que je suis devant un juge,

Albinus (*à John*).—Dites-moi, vous n'êtes pas aveugle de naissance ?

John.—Non, monsieur.

Albinus.—Où perdîtes-vous la vue ?

John.—En Ecosse.

Albinus.—Il y a combien de temps ?

John.—Dix-sept ans.

Albinus.—La perdîtes-vous tout à coup ?

John.—Non, lentement.

Albinus.—Dites-moi comment ?

John.—Quelque temps avant ce malheur, je fus frappé d'une balle d'arquebuse à la tête, et comme j'avais promis de faire un voyage en Amérique, je voulus partir avant mon entière guérison. A mes premiers efforts cette blessure se rouvrit, et après cinq mois de désespoir et de souffrances, elle fut enfin guérie ; mais ma vue était devenue si faible qu'à peine, à quelques pas, je pouvais reconnaître ceux qui m'approchaient. Bientôt Yorick que j'aimais comme un frère perdit sa femme ; le lendemain de sa mort à peine pouvais-je lire à son chevet la prière des trépassés... et toujours le besoin de mon voyage me dévorait, j'attendais sans cesse que la vue me revînt pour l'entreprendre et chaque jour ma vue diminuait, s'éteignait... Enfin je reçus une lettre, elle me venait d'Amérique. Oh ! depuis quinze mois, c'était ma première joie, joie qui passa comme un éclair, car il me fut impossible de déchiffrer un seul mot de l'écriture... Yorick, mon pauvre et seul compagnon, ne savait pas lire, et comme cette lettre devait contenir le secret d'une famille noble exilée et proscrite, je ne devais la confier à personne, et toujours je m'efforçais de lire, et toujours je ne le pouvais

pas. Il me vint alors une de ces idées que le désespoir seul enfante : il me semblait que la lumière n'arrivait pas jusqu'à moi ; je sortis, je gravis une haute montagne ; je croyais, insensé, qu'en me rapprochant du ciel, j'aurais plus de clarté, et pourtant là, je fis de vains efforts jusqu'à ce que la nuit vînt me surprendre ; je redescendis alors tristement à la cabane de mon pauvre ami, et je lui dis en entrant : Eh quoi ! frère, pas encore de lumière à cette heure ?—Et qu'en ferais-je en plein jour, me dit-il ?—En plein jour, m'écriai-je ! Puis, je me tournai du côté du couchant, je sentis sur mon front la chaleur des rayons du soleil, mais je ne les voyais plus.

ALBINUS.—Souffriez-vous alors violemment dans la tête ?

JOHN.—Non.

ALBINUS.—Et depuis ?

JOHN.—Jamais ; le cœur seul a souffert.

ALBINUS.—Eûtes-vous quelque retour à la vue, plus tard, quand vous fûtes plus heureux ?

JOHN.—Quand je fus plus heureux, dites-vous, plus heureux ! A peine fus-je privé de la lumière que Yorick, mon seul ami, mon soutien, Yorick qui avait langui pendant plus d'une année après avoir été frappé d'un coup de poignard, mourut et me laissa seul avec mes souvenirs, la misère et mon infirmité.

ALFRED.—Et vous avez pu vivre après tant de malheurs ?

JOHN.—N'est-ce pas qu'il m'a fallu bien du courage ? Oh ! c'est qu'il m'a semblé que Dieu me parlait alors ; car lorsque je sentais sous mes doigts la tête froide et calme de mon ami, qu'on allait

ensevelir, j'eus envie de ce calme, et comme je songeais que la mort pouvait me le donner aussi, j'entendis un enfant pleurer dans son berceau : c'était mon bon Alfred, dont le père venait de suivre la mère ; je le pris alors tristement dans mes bras, et ses larmes cessèrent ; il appuya sa jeune tête sur mon épaule et s'endormit profondément. Alors il me sembla que le pauvre orphelin me demandait protection et que c'était un ange que Dieu m'envoyait pour me dire : Le suicide est un crime, tu ne dois pas mourir. Et le lendemain, me souvenant d'un bon prêtre que j'avais connu à Londres, je comptai sur sa charité, pris Alfred dans mes bras et me mis en route à la garde de Dieu.

ALFRED.—Et comment vous fût-il possible de faire ce voyage ?

JOHN.—Les muletiers m'ont pris dans leurs voitures ; les passants m'ont tendu la main. Hélas ! à voir un aveugle, le front cicatrisé et portant dans ses bras un enfant de deux ans à peine, qui n'en aurait pas eu pitié ? Enfin, je vins jusqu'à Londres, où le bon prêtre m'a fait sonneur de l'église de Saint-Paul, et m'a donné cette petite maison, où j'ai vécu depuis, près de mon Alfred ; pauvre confident de mes douleurs qui m'a pardonné de lui avoir fait une jeunesse aussi triste, et qui me pardonnera aussi de l'attrister aujourd'hui par mes pleurs : n'est-ce pas, mon Alfred ?

ALFRED (*se jetant dans ses bras*).—Oh ! mon père ! mon bon père !

JOHN.—Enfin, monsieur, pour tout vous dire, sitôt qu'Alfred put commencer à lire, je m'agenouillai près de lui, pour lui faire épeler la lettre

que j'avais conservée ; et l'innocent enfant, en assemblant les mots, m'apprit que les nobles fugitifs que je voulais rejoindre, étaient en Amérique, et que l'enfant que, pendant deux ans, j'avais appelé mon fils, qui m'avait traité comme son père m'attendait toujours. Mais cinq années s'étaient écoulées depuis l'arrivée de cette lettre et je n'avais pu partir. J'envoyai, moi, depuis, plusieurs lettres qui restèrent sans réponse ; j'appris bientôt que des fièvres contagieuses avaient décimé la population de ce pays ; j'eus la crainte que ceux qui m'étaient chers n'en eussent été victimes, et quinze années d'un morne silence sont venues la confirmer tous les jours ; pardonnez-moi, monsieur, tout ce triste récit ; mais vous me demandiez tout à l'heure si j'avais eu quelque retour à la vue dans un jour de bonheur, et moi, je vous demande à mon tour quel jour je fus heureux ?

ALBINUS.—Vous avez cruellement souffert !

JOHN.—Trop, n'est-ce pas, pour jamais pouvoir espérer ?

ALBINUS.—Non, les chagrins seuls ont fait naître en vos yeux nne cataracte qu'un Albinus pourrait détruire peut-être.

JOHN (*se levant*).—Que dites-vous ?

ALBINUS.—Je le crois ; mais Dieu seul pourrait l'affirmer. (*A Alfred.*) Tenez, reprenez ce livre, et vous le lirez à votre père. Il y verra toutes les heureuses et fatales chances d'une opération que le temps seul rendra certaine ; il verra surtout que la force et la patience du malade sont aussi nécessaires que l'adresse et la prudence du médecin.

ALFRED (*portant le livre dans une bibliothèque au fond*).—Nous le lirons le soir à la veillée.

JOHN (*à Albinus*).—Vous ne serez pas longtemps, n'est-ce pas, sans venir me revoir ?

ALBINUS.—Non, monsieur. . je vais étudier encore, tuer le doute, peser la science, et revenir confiant et sûr m'asseoir en face de vous, et l'aveugle verra poindre le jour et l'obscurité mourir.

ALFRED.—Quand reviendrez-vous ?

ALBINUS.—Dans huit jours, monsieur.

JOHN.—Dans huit jours !

ALFRED.—Permettez, mon père, que j'accompagne le docteur jusqu'à la grande place.

JOHN.—Va, mon enfant. (*Albinus et Alfred sortent par le fond, John prête l'oreille et les écoute partir.*) Je les entends encore, ils s'éloignent... (*Ludlow paraît devant la porte du fond.*) Ils s'arrêtent... que veulent-ils ? (*Ludlow, après avoir observé, semble apercevoir Alfred et Albinus sur la place et prend le même chemin qu'eux.*) Ils repartent... je ne les entends plus... Dans huit jours, disait-il, je pourrai voir le ciel, les arbres, le chemin... je pourrai, du haut de mon clocher de Saint-Paul, voir s'étendre devant moi la ville tout entière ! Est-ce possible ? oh ! mon Dieu ! je n'ose y songer... voir c'est vivre... Je ne sais quelle sainte confiance s'empare de moi... si j'osais espérer... l'espoir... c'est la joie... laisse-moi, Seigneur, un jour, une heure d'espoir... prolonge, ô mon Dieu, mon trop fragile bonheur...

SCÈNE V.

JOHN, ALBINUS.

ALBINUS (*entrant effaré*).—Vieillard, on vient d'arrêter ton fils !

JOHN.—Arrêter mon fils !

ALBINUS.—Je venais de le quitter, à l'extrémité de la place, quand deux hommes se sont jetés sur lui et l'ont, malgré ses cris, entraîné dans une voiture qui vient de s'éloigner avec tant de vitesse que je n'ai pu la suivre, et j'accours te crier qu'on t'enlève ton enfant.

JOHN.—Mais qui donc ? qui donc ?

ALBINUS.—Oh ! j'ai heureusement reconnu sur la voiture les armes du gouverneur de la Tour.

JOHN.—Lord Bedford ! oh ! vous ne vous trompez pas?.. Mais qui donc es-tu, toi qui m'apprends cela ?

ALBINUS.—N'as-tu pas reconnu la voix d'Albinus qui vient te dire qu'un infâme t'enlève ton enfant ?.. Il faut un guide à l'aveugle isolé, perdu dans les ténèbres ; eh bien, l'infâme, c'est lord Bedford... et ton guide, ce sera moi, si tu le veux !

JOHN.—Seigneur, tu as donc toujours un regard pour le malheur ! (*A Albinus.*) Jeune homme, votre main, que je la mouille de mes pleurs, (*se redressant*) et maintenant, votre bras, pour me conduire chez lord Bedford !

ALBINUS.—Viens donc ! (*Il entraîne John dans le fond.*)

FIN DU 1er ACTE.

ACTE II

Une pièce des appartements du gouverneur de la Tour de Londres.—Au fond, grandes portes ouvertes donnant dans un vestibule qui conduit dans les appartements de lord Bedford.—A droite, sur le premier plan, porte latérale conduisant dans l'appartement de lord Henri.—Porte latérale à gauche.—Pages et domestiques dans le vestibule, au fond.

SCÈNE I.

LORD BEDFORD, LORD WESTON.

Au lever du rideau, lord Bedford est assis, lord Weston met son chapeau comme pour partir.

WESTON.—Je vous le répète, milord, le parlement vient de faire une demande au roi pour que le procès des assassins de Charles Ier commence dans quelques jours.

BEDFORD.—Si tôt ! mais toutes vos recherches ne sont pas encore terminées ?

WESTON.—Non, milord ; nous avons de nombreux prisonniers, de nombreux indices, et nous espérons que les interrogatoires nous dévoileront le reste.

BEDFORD (*avec inquiétude*).—Et ces deux nobles qui ont traîtreusement vendu le roi ?

WESTON.—Ah ! ceux-là, rien encore ne nous les désigne, rien ; mais le frère du roi ne perd pas patience.

BEDFORD.—Le frère du roi ?

WESTON.—Ne remarquez-vous pas, milord, que le duc de Glocester fait depuis plusieurs jours des visites inattendues chez tous les nobles du royaume ?

BEDFORD.—En effet.

WESTON.—Ces visites ont un but, et le jeune duc de Glocester est habile et surtout vaindicatif... Adieu, comte de Bedford.

BEDFORD.—Adieu, milord. (*Aux pages et aux valets qui sont dans le fond.*) Que l'on fasse les honneurs au justicier du roi, au lord chambellan Weston. (*Il s'incline; lord Weston sort accompagné des pages. Seul, continuant.*) Le duc de Glocester peut multiplier ses visites chez les nobles; je suis sûr que ce n'est pas là qu'il trouvera ce qu'il cherche.

SCÈNE II.

LUDLOW, LORD BEDFORD

LUDLOW.—Tu es seul?

BEDFORD.—Oui; eh bien?

LUDLOW.—Le jeune homme est parfaitement enfermé dans ta maison de Windsor... Maintenant, pour empêcher cet aveugle de chercher les causes de la disparition de son fils, voici ce que j'ai fait: j'ai écrit une lettre anonyme à lord Weston, lui dénonçant le sonneur de Saint-Paul comme suspect. Il sera arrêté sur cette déclaration et quand il sera enfermé dans la Tour de Londres, tu pourras mieux que personne, toi qui es gouverneur da la Tour, t'assurer de son silence.

BEDFORD.—Bah! cette précaution était peut-être inutile, car le père doit être loin de soupçonner ce qu'est devenu son fils; mais j'aperçois lord Henri qui s'avance de ce côté.. Eloignons-nous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

LORD HENRI, *seul, puis* RICHARD,

HENRI.—Je croyais pourtant trouver lord Bedford dans cette salle. Serait-il déjà rentré chez lui ?...

RICHARD (*entrant*).—Milord Henri, le docteur Albinus demande à vous parler.

HENRI.—Le docteur ? qu'il entre. (*A part.*) Que peut-il me vouloir ?

SCÈNE IV.

LORD HENRI, ALBINUS.

ALBINUS (*introduit par Richard qui sort aussitôt*). —Lord Henri, mon ami, pardonnez-moi si j'ose venir jusqu'à vous, mais j'ai quelqu'un avec moi, un aveugle qui désire parler à lord Bedford et j'ai compté sur votre amitié pour me conduire là où nous pourrons lui parler sans témoins.

HENRI.—Sans témoins ? vous m'effrayez, Albinus !...

ALBINUS.—Aide et discrétion, milord, voilà ce que je viens vous demander.

HENRI.—Vous serez satisfait.

ALBINUS.—Merci.

HENRI.—Et cet aveugle... c'est vous qui lui avez servi de guide ?

ALBINUS.—Oui, milord, et je dois le reconduire dans le quartier Saint-Paul... Je vais le faire entrer, puis j'irai l'attendre à la porte de ce palais.

HENRI (*l'arrêtant.*)—Non, vous pourrez entrer ici, (*montrant la porte à droite*) et l'attendre dans mon appartement.

ALBINUS.—Si vous le voulez bien, milord.

HENRI.—Je vais prévenir lord Bedford qu'on l'attend ici. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE V.

ALBINUS, JOHN.

ALBINUS (*introduisant John*) — Entrez, brave homme, lord Bedford doit se rendre dans cette salle. (*Bas.*) Moi, je serai là, une porte à droite, vous entendez ? Si Bedford niait, appelez-moi... je viendrai... j'ai vu, moi... (*Allant au fond.*) Le voici... il vient de ce côté... Du courage. (*Il entre à droite.*)

JOHN (*seul*).—Seigneur, qui m'avez conduit jusqu'ici... ne m'abandonnez pas... j'entends marcher... le voici... (*Il reste immobile.*)

SCÈNE VI.

JOHN, LORD BEDFORD.

BEDFORD (*entrant pensif, du fond*).—Ludlow avait raison, il faut aussi faire disparaître le père d'Alfred. C'est un acte de prudence qu'il ne faut pas négliger...

JOHN (*s'approchant*).—Milord comte de Bedford.

BEDFORD (*à part*).—Lui ! chez moi ! (*Haut.*) Qui êtes-vous ?

JOHN.—Je suis le sonneur de Saint-Paul.

BEDFORD.—Quel motif vous amène ?... hâtez-vous... parlez !

JOHN.—Vous le savez bien, milord.

BEDFORD.—Moi, je ne suis pas un devin... Au fait, que voulez-vous ?

JOHN.—Mon enfant, qu'il y a quelques heures vous m'avez enlevé, milord.

BEDFORD.—Votre enfant... et c'est moi que vous accusez?... La douleur vous égare et vous livre à des soupçons dont je pourrais m'offenser.

JOHN (*élevant la voix*).—Milord !... (*Se contraignant.*) Ne cherchez pas à le nier... on a vu vos armes sur la voiture qui emportait Alfred.

BEDFORD (*à part*).—Enfer !.. (*Avec calme.*) Qui vous l'a dit?

JOHN (*fermement*).—On me l'a dit.

BEDFORD.—On vous a trompé.

JOHN.—Non, milord.

BEDFORD (*impatienté*).—Enfin, monsieur, je ne vois dans tout ceci qu'un père malheureux jusqu'à la démence, qui veut, pour retrouver son enfant, la protection d'un noble d'Angleterre, et je vous protégerai... Mais d'autres soins plus graves m'appellent à cette heure... comptez sur moi. (*Il monte la scène pour sortir.*)

JOHN (*se jetant après lui*).—Arrêtez, milord.

BEDFORD.—Malheureux ! vous osez !...

JOHN (*se cramponnant à son manteau*).—Où vous irez, vous m'entraînerez, milord, car je ne puis suivre, moi... je me cramponne et je m'attache... Milord, qu'avez-vous fait de mon enfant?

BEDFORD.—Arrière, insensé !... laisse-moi !

JOHN (*se traînant après lui*).—Vous m'entendrez, milord !

BEDFORD.—Mais depuis quand donc les gens du peuple osent-ils venir jusque dans nos palais se pendre à nos habits?

JOHN (*le tenant toujours*).—Depuis que les nobles viennent chez les gens du peuple leur voler leur trésor. Mais vous me le rendrez... car mes cris

appelleront du secours, car je crierai de toute ma force.

BEDFORD.—Silence !...

JOHN (*criant*).—Mon enfant !... rendez-moi mon enfant.

BEDFORD (*lui mettant la main sur la bouche*).—Tais-toi !

JOHN (*se dégageant*).—Mon enfant ! mon enfant !

BEDFORD.—Silence, malheureux ! et l'on te rendra ton fils.

JOHN.—Vous me le rendrez !... Oh ! je me tais, milord ; je me repens. (*Il lâche le manteau.*) Vous me le rendrez !... Oh ! vous aviez raison, milord, je suis en démence... Il faut me pardonner, moi ; j'ai tant souffert, que facilement ma tête s'égare... et puis j'aime tant mon Alfred !... Alfred ! où est-il donc, milord ?

BEDFORD.—Dans quelques heures, il te sera rendu.

JOHN (*avec hauteur*).—Mais je ne puis attendre, moi.

BEDFORD.—La distance qui déjà te sépare de lui rend un plus prompt retour impossible, et je vais à l'instant donner des ordres pour qu'il soit au plus tôt ramené chez toi.

JOHN.—Ces ordres.., ces ordres, milord ! hâtez-vous de les donner.

BEDFORD (*sonnant. A un domestique*).—Ludlow est dans mon cabinet... Dites-lui que je l'attends ici... (*A part.*) Aveugle clairvoyant, tu te condamnes toi-même !... Tu seras avant peu dans l'impossibilité de me nuire...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LORD HENRI,

HENRI (*entrant par le fond*).—Milord, vous ne savez donc pas que la cour d'honneur se remplit des officiers qui précèdent le duc, frère du roi ?

BEDFORD.—Que dites-vous ? le frère du roi vient me visiter !... (*A part.*) Est-ce qu'il aurait des soupçons ?... Oh ! plus que jamais il faut redoubler de prudence... et Ludlow ne vient pas ! (*L'apercevant qui entre.*) Ah ! le voici ! (*Il monte vers lui.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LUDLOW.

LUDLOW (*entrant, à Bedford*).—Tu m'as fait demander, j'accours. (*Apercevant John.*) Cet homme ici !

BEDFORD (*l'amenant sur le devant de la scène, et à voix basse*).—Oui, il a tout découvert... il faut qu'avant une heure, il ait disparu.

LUDLOW.—J'en fais mon affaire. (*Ils montent tous deux la scène en causant avec agitation.—On entend des fanfares au dehors.*)

BEDFORD.—Ce sont les fanfares qui annoncent la présence du duc de Glocester. (*A Henri.*) Venez saluer le prince... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX.

JOHN, LORD HENRI, *puis* ALBINUS.

A la sortie de Bedford, John a fait quelques pas vers le fond en prêtant l'oreille. Henri le regarde avec intérêt puis jette un cri en le voyant en face.

HENRI.—Ah !.. (*un silence*) John !.. oh ! mes yeux ne me trompent pas, c'est vous, mon sauveur !.. Dites !.. dites-moi que c'est vous...

JOHN (*agité*).—Que se passe-t-il donc autour de moi !.. mes genoux fléchissent... J'étouffe... Je viens d'entendre une voix... quelle voix peut donc ainsi me briser le cœur !..

HENRI.—John, vous revoyez devant vous le fils de lord Richmond, votre Henri, qui vous aimait comme un père... que vous aimiez comme un fils.

JOHN.—Henri !.. mon Henri !.. mais je suis aveugle !..

HENRI (*surpris*).—Aveugle !.. pauvre John !

JOHN (*avec résolution*).—Oui, mais on peut me rendre la vue... Oui, une porte à droite... il me l'a dit.. (*Courant près de la porte à droite.*) Albinus Albinus !

ALBINUS (*paraissant*).—Qu'y a-t-il ! que voulez-vous ?

JOHN.—La vue ! la vue !

ALBINUS.—Quel égarement !

JOHN.—Arrachez donc ce voile qui m'accable et m'étouffe.

ALBINUS.—Mais qu'espères-tu donc ?

JOHN.—Revoir mon Henri... retrouver mon

Alfred... Oh ! ne me questionnez pas ! La vue sur l'heure ! la vue !

ALBINUS.—Sur l'heure, dis-tu ? mais après l'opération, il te faudrait garder pendant deux jours encore un bandeau sur tes yeux.

JOHN.—Seulement alors je pourrai supporter l'absence du jour. Vous me rendrez la vue... vous... (*Silence d'Albinus.*) Vous ne répondez pas.

ALBINUS (*avec chagrin*).—Je n'ai pas encore opéré sans le secours de mon père.

JOHN.—Osez donc !

ALBINUS.—Oser ! mais si j'échouais.

JOHN (*désespéré*).—Je suis condamné, vous avez peur.

ALBINUS (*vivement*).—Non ; si tu ne trembles pas, toi.

JOHN.—On ne tremble pas quand on espère revivre.

ALBINUS.—Tu le veux donc ?

JOHN.—Je le veux.

ALBINUS.—J'y consens. Grand Dieu ! qu'ai-je promis ?.. Oh ! le ciel secondera mes efforts !..

HENRI.—Oui, Albinus, le ciel secondera vos efforts !.. Mais j'entends venir ! entrons chez moi.

JOHN (*marchant droit devant lui*).—Par où ? par où donc ?

ALBINUS (*lui saisissant la main et l'entraînant dans l'appartement.*) Par ici. (*Ils sortent tous trois.*)

SCENE X.

LORD BEDFORD, LORD WESTON.

WESTON.—Oui, milord, j'ai fait prévenir son altesse qu'après avoir éclairci de vagues soupçons et suivi des traces mal effacées, j'ai découvert chez le sonneur de Saint-Paul la preuve de sa complicité dans le meurtre du roi Charles Ier.

BEDFORD.—Je vous avoue, milord que je suis très-curieux de savoir...

WESTON (*l'interrompant*). — Milord ! William Smith et son complice sont, pour ainsi dire, entre nos mains. (*Bedford reste interdit.*) Après avoir brisé un meuble chez le sonneur de Saint-Paul, on y a trouvé un rouleau de papiers soigneusement cacheté, et ce papier, le voici ; voyez l'adresse, lisez. (*Il lui présente un papier.*)

BEDFORD (*lisant*).—" A William Smith."

WESTON.—Et maintenant, lisez ceci... au bas.. là.

BEDFORD (*lisant avec dissimulation*).—"Quant à " la cassette du roi, j'en ai brûlé le bois, fondu les " ornements ; les cent mille guinées sont en route " pour l'Amérique... Notre rendez-vous est à " Terreneuve."

WESTON (*glorieux*).—Vous le voyez, milord, l'entier aveu du crime.

BEDFORD.—Oui, mais sur quoi comptez-vous, milord, pour découvrir les coupables ?

WESTON.—Sur les révélations du sonneur de Saint-Paul.

BEDFORD (*vivement*).—Et pourquoi ne pas supposer d'abord que le sonneur de Saint-Paul est l'un d'eux ?



WESTON.—Y songez-vous, milord ? le roi n'a-t-il pas déclaré... et cette lettre, elle-même ne prouve-t-elle pas que les deux traîtres étaient des nobles ?

BEDFORD.—En effet.

WESTON.—Oh ! nous les trouverons, milord... et le jour où nous verrons leurs blasons brûlés, leurs familles proscrites,... ce jour-là, milord, je le regarderai comme le plus beau de ma vie... Et vous ?

BEDFORD.—Moi ! moi aussi, milord.

WESTON.—Et savez-vous, milord, pourquoi je vous ai secrètement montré cette lettre ?

BEDFORD.—Je vous avouerai franchement que je ne le soupçonne pas.

WESTON.—C'est que je veux que vous m'aidiez à trouver les coupables.

BEDFORD.—Volontiers. Le roi Charles a-t-il connaissance de cette lettre ?

WESTON.—Comme il venait de la lire, il a levé les mains au ciel en s'écriant avec chaleur : O Charles Ier, mon père, tu seras vengé ; puis il a chargé plusieurs officiers qui étaient près de lui d'aller aussitôt arrêter eux-mêmes le sonneur de Saint-Paul.

BEDFORD (*à part*).—Je suis perdu !

RICHARD (*annonçant*).—Sa majesté le roi Charles II.

BEDFORD (*avec épouvante*).—Le roi ! (*Cherchant à se remettre.*) Allons, allons ! de l'audace !

Le roi paraît accompagné de deux capitaines qui restent au fond

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHARLES II.

BEDFORD.—Quoi ! votre majesté ici, et les gardes de la Tour ne vous ont pas rendu les honneurs, sire !

CHARLES II.—Je ne l'ai pas voulu, milòrd. Après avoir vainement cherché le sonneur de Saint-Paul dans le quartier qu'il habite, on a appris qu'il y a quelques heures il est entré chez vous....

BEDFORD.—C'est vrai, sire.... c'est vrai.

CHARLES II.—Et qu'il n'en est pas sorti.

BEDFORD.—Il n'en est pas sorti.... lord Henri peut seul l'y retenir.... je suis innocent, sire ! je suis innocent !

CHARLES II.—Je ne vous accuse pas, milord ; le crime serait seulement de le soustraire à la justice, car il est criminel. Faites appeler lord Henri.

BEDFORD.—Sans doute il est dans son appartement. (*Il va à la porte.*) La porte en est fermée. (*Heurtant.*) Ouvrez, au nom du roi. (*La porte s'ouvre, Albinus paraît.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ALBINUS.

WESTON (*le reconnaissant*).—Albinus !

ALBINUS (*avec un grand calme*).—Sa majesté le roi cherche le sonneur de Saint-Paul ?

CHARLES II.—Oui, monsieur ; où est-il ?

ALBINUS (*montrant la porte*).—Il est là.... (*mouvement de Bedford*) mais l'on ne peut entrer ; Dieu met le malade sous la garde du médecin, et le sonneur de Saint-Paul m'appartient à cette heure.

CHARLES II.—Et cet homme est là ?

ALBINUS.—Plongé dans un assoupissement causé par les suites de la terrible opération qu'il vient de subir.

CHARLES II.—Une opération ?

ALBINUS.—Oui, sire ; car avant d'apprendre l'accusation du sonneur de Saint-Paul, lord Henri m'avait chargé de venir chez lui pour y guérir l'aveugle.

CHARLES II.—Et quels seront les résultats de cette opération ?

ALBINUS.—Dans deux jours, la vue pour l'aveugle, si mes soins lui sont prodigués ; pour lui, la mort demain, si l'on nous sépare.

BEDFORD (*se disposant à entrer*).—Point de pitié pour ce misérable !

CHARLES II (*l'arrêtant*).—Arrêtez, milord ; vous oubliez donc que la vie de cet homme m'est aujourd'hui la plus sacrée de toutes ? (*A Albinus.*) Le ferez-vous vivre, monsieur ?

ALBINUS.—Vivre ! je l'espère, sire ; Dieu le veut-il ?

BEDFORD (*vivement*).—Sire, je suis gouverneur de la Tour, et l'accusé va rester sous ma responsabilité, lui que des nobles puissants sont peut-être intéressés à m'arracher ; et je déclare que je ne puis en répondre qu'après l'avoir enfermé dans les prisons....

ALBINUS.—J'allais demander pour lui la prison la plus obscure de la Tour et le droit de l'y accompagner. L'absence complète du jour est indispensable au malade.

CHARLES II (*aux officiers qui sont restés près de la porte*).—Capitaine Bruce, lieutenant Sydney, faites transporter le sonneur de Saint-Paul dans

les prisons. *(A Albinus.)* Jusqu'au rétablissement de cet homme, vous êtes aussi prisonnier, monsieur.

ALBINUS.—Sire, le prêtre ne quitte le condamné que lorsqu'il monte sur l'échafaud, le médecin ne doit abandonner le malade que lorsqu'il descend dans la tombe.

CHARLES II (*aux capitaines*). — Allez ! (*Ils entrent avec Albinus dans l'appartement.*)

SCÈNE XIII.

CHARLES II, LORD BEDFORD, LORD WESTON.

CHARLES II (*se parlant à lui-même*).—Ah ! messieurs du parlement, vous m'avez accusé de ne pas hâter le procès des traîtres ; vous vous êtes étonnés de ma lenteur à punir ; mais aujourd'hui que je suis sur les pas des deux grands coupables, je m'écrie : vengeance ! je demande, comme vous, le procès des traîtres, et je veux dicter leur sentence. Lord Bedford, écrivez !

BEDFORD *(à part)*.—Que veut-il faire ? *(Après s'être assis à une table.)* Sire, j'attends.

CHARLES II *(dictant)*.—Tous ceux qui seront convaincus du crime de haute trahison envers la personne sacrée de Charles Ier, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, seront traînés sur une claie au lieu de l'exécution, et là, leur main droite sera coupée....

BEDFORD.—Ensuite.

CHARLES II *(continuant)*.—Brulée devant eux ; on leur lira l'acte de proscription et de flétrissure de leur famille tout entière ; leurs têtes seront coupées.... et Dieu ait pitié de leurs âmes ! *(A lord Bedford, après une pause.)* Avez-vous écrit ?

BEDFORD.—Oui, sire.

CHARLES II *(prenant la sentence écrite, à lord Weston)*. — Vous, lord chambellan, vous soumettrez aujourd'hui même cette sentence au parlement d'Angleterre, et si Dieu le veut, messieurs, dans quelques jours, nous serons tous les trois juges de William Smith. *(A lord Bedford.)* Dieu vous garde, milord ! *(Il sort suivi de lord Weston.)*

SCÈNE XIV.

LORD BEDFORD, *puis* LUDLOW.

BEDFORD *(courant rapidement ouvrir une porte à droite)*.—Ludlow est-il de retour ? *(L'apercevant.)* Ah ! te voici ! *(Il le prend par le bras et l'amène sur le devant de la scène.)* Ecoute !

LUDLOW *(entrant superbement vêtu)*.—Commence, toi, d'abord par examiner ma tenue. Vois : col brodé.... plumes.... tes guinées m'ont porté bonheur ; aussi, j'en ai, des guinées, tiens ! *(Il en tire de ses poches.)* Tiens ! *(En heurtant du pied quelques-unes qui viennent de tomber à terre.)* On en a tant, qu'on ne se donne pas la peine d'en prendre.... Vive la chance !

BEDFORD.—Oui, remercie la chance..... cette lettre que tu m'écrivis est entre les mains du roi.

LUDLOW.—Hein !

BEDFORD.—Elle a été trouvée chez le sonneur de Saint-Paul, que tu as fait arrêter toi-même, avec ta lettre anonyme, et qui n'est autre sans doute que le chasseur écossais que je croyais avoir tué. Que faire ?

LUDLOW.— Nous sommes perdus !

BEDFORD.—Pas encore... viens, suis-moi, j'ai bien des choses à te dire ; viens ! *(S'arrêtant au fond et avec réflexion.)* Va, Charles II, dicte la

sentence, fait dresser l'échafaud, tu ne tiens pas encore William Smith et le sonneur de Saint-Paul n'est pas sauvé ! tu ne sais pas, roi d'Angleterre, que tu as nommé William Smith gouverneur de la Tour de Londres !... Viens ! suis-moi, Ludlow !

Au moment où ils vont sortir, ils voient Albinus, soutenant John les yeux bandés, paraître sur le seuil de l'appartement d'Henri, avec les deux lieutenants qui les conduisent en prison.

FIN DU IIe ACTE.

ACTE III.

Une salle de la Tour de Londres, au rez-de-chaussée. Grande fenêtre au fond, qui est ouverte pendant toute la première partie de l'acte, et par laquelle on voit en face les fenêtres des appartements du gouverneur. Deux portes latérales, à droite de l'acteur : la première conduit au dehors et dans les prisons, la plus éloignée, dans les appartements du gouverneur. A gauche, une porte latérale au fond. Sur le premier plan, l'entrée des caveaux de la Tour, une lampe allumée est pendue au plafond.

SCÈNE I.

LORD BEDFORD, SAMUEL, RICHARD.

Au lever du rideau, Samuel et Richard sont en scène. Lord Bedford entre par la porte du fond à gauche ; il va mettre des papiers sur la table et aperçoit Richard.

BEDFORD.—Approchez, Richard ; qu'avez-vous à me dire ?

RICHARD. — Que j'ai accompli vos ordres, milord. Toutes vos lettres d'invitation sont remises, les salons sont décorés, et nous ferons allumer les lustres sitôt qu'il vous plaira.

BEDFORD.—Y a-t-il longtemps qu'il fait nuit ?

RICHARD.—Une heure environ, milord.

Bedford.—Attendez une heure encore... c'est bien, allez. *(Richard s'incline et sort par la porte du fond à droite.)*

Samuel (*s'approchant*).—Milord, les médecins de sa majesté viennent d'arriver à la Tour pour examiner le cadavre du sonneur de Saint-Paul, mort aujourd'hui.

Bedford.—Je le sais, je les ai vus... Qu'as-tu appris à Windsor ?

Samuel.—Rien de nouveau, milord.

Bedford.—Lord Henri ?

Samuel.—Est toujours à la garnison de Windsor, où le retient son service.

Bedford.—Tout était calme, tranquille à Windsor ?

Samuel.—Parfaitement tranquille.

Bedford (*à part*).—Sans doute il n'en est pas ainsi maintenant.

Samuel.—Milord a-t-il des ordres à me donner ?

Bedford.—Oui. Qu'à trois heures de la nuit, le corps du prisonnier soit emporté de la Tour et enterré dans le fossés de Tyburn.

Samuel.—C'est bien, milord.

Bedford.—Fais venir Albinus le médecin. (*Samuel s'incline et sort à gauche, au fond.*)

SCÈNE II.

LORD BEDFORD, ALBINUS.

Bedford.—Voyons ! que je mette tout cela bien en ordre. (*Il parcourt et range des papiers sur la table ; à Albinus qui entre, en lui présentant un papier.*) Tenez, monsieur, voici la relation exacte de la maladie du sonneur de Saint-Paul, écrite d'après vos rapports, et les détails de sa mort ; voyez.

ALBINUS (*après avoir lu*).—C'est bien cela.

BEDFORD—Cet extrait mortuaire en forme de récit sera publié par nos gazettes ; veuillez le signer.

ALBINUS.—Les médecins qui visitent en ce moment le cadavre n'attesteront-ils pas suffisamment la mort de John ?

BEDFORD.—Oui ; mais les détails qui l'ont précédée doivent être racontés par le gouverneur de la Tour et le médecin qui assistait le malade ; voici ma signature. (*Il signe.*) Maintenant la vôtre ! (*Albinus signe.*)

RICHARD (*au dehors, annonçant*).—Lord Broghill !.... les médecins de sa majesté !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LORD BROGHILL *suivi de deux autres médecins, par le fond.*

BEDFORD (*allant au-devant d'eux*).—Salut au savant lord Broghill. (*Albinus se retire à gauche.*)

BROGHILL.—Salut au gouverneur de la Tour. Nous venons, milord, de constater la mort du sonneur de Saint-Paul, et d'acquérir en même temps la preuve de l'ignorante audace de ces médecins allemands, dont la réputation usurpée va recevoir enfin son juste salaire. (*Aux médecins.*) Ce matin, le roi d'Angleterre, instruit de l'état désespéré du malade me fit appeler ; mais je lui répondis : Sire, le sonneur de Saint-Paul est condamné par moi depuis l'heure où il a subi la folle tentative d'Albinus ; sire, quand le remède est impossible, la science le devient aussi. Et vous le savez, messieurs, quelques heures après, le roi se repentait d'avoir confié ce grand coupable aux soins de ce jeune fou.

Un Médecin.— Eh ! que pouvait le roi ? l'opération avait été faite avant l'arrestation.

Broghill (*souriant*).—Albinus était donc bien intéressé à ne pas laisser vivre cet homme !

Albinus (*s'avançant, avec indignation*).— Milord, vous m'accusez d'un assassinat !

Broghill (*surpris*).—Je ne vous savais pas ici, monsieur, et je suis prêt à rétracter mes dernières paroles ; car je n'ai ni le droit ni le désir de suspecter votre loyauté ; mais je suis lord Broghill, médecin particulier de Charles II, et j'ai le droit de vous dire, monsieur, que votre inexpérience vous a permis d'entreprendre ce qu'un vrai talent vous aurait défendu d'oser.

Albinus.—Les nombreuses réussites de mon père m'avaient enhardi, milord.

Broghill.—Les réussites de votre père ne sont que mensonges.

Albinus.—Milord !

Broghill.—Tout le monde savant doit refuser d y croire ; l'on ne peut rien, monsieur, sur l'organe de la vue.

Albinus.—Suivez-moi donc à Frankfort, et là...

Broghill (*l'interrompant*).—Sans aller si loin, suivez-moi, monsieur, dans les prisons de la Tour, et je vous montrerai le cadavre d'un homme que votre prétendue science vient de faire mourir.

Albinus.—Mais, milord....

Bedford (*précipitamment*).—Assez. messieurs, de grâce. Dieu dispose avant nous de la vie des hommes ; il y a des malheurs contre lesquels on ne peut rien. (*A lord Broghill.*) Milord, aurai-je l'honneur de vous avoir cette nuit à mon bal ?

Broghill.—Oui, milord, j'ai reçu votre invitation.

Bedford.—Le roi d'Angleterre y sera.

Broghill.—Comment avez-vous pu l'y décider, lui, maintenant si triste, si occupé ?

Bedford.—Je lui ai dit : Sire, demain commence le procès des traîtres, permettez qu'avant de se charger du triste soin de venger Charles Ier, la noblesse puisse encore une fois se réunir autour de vous et se réjouir d'avoir Charles II pour souverain.

Broghill.—Et c'est une bonne pensée, milord. A cette nuit. (*Se retournant vers Albinus.*) Vous, jeune homme, croyez-moi, étudiez encore, et songez que la science ne vient qu'avec l'âge. (*A Bedford.*) Au revoir, milord. (*Il sort avec les médecins.*)

SCÈNE IV.

ALBINUS, LORD BEDFORD.

Albinus (*éclatant*).—La science ! Mais où donc est la tienne, à toi, lord Broghill, médecin particulier du roi d'Angleterre, qui n'as pas vu que le cadavre que l'on a mis sous tes yeux est mort depuis deux jours ?

Bedford (*épouvanté*).—Silence !

Albinus (*continuant*).—Toi, lord Broghill, qui, suivant ou cherchant les marques d'une opération, ne t'es pas aperçu que je venais de les tracer sur le visage d'un mort !

Bedford.—Contenez-vous, de grâce.

Albinus.—Oh ! c'est que j'ai tant souffert quand il insultait mon père ! quand il semblait me dire à moi, que mon ignorance avait causé la mort de John, et quand j'étais forcé de me taire en face du déshonneur ! car, dans notre profession l'ignorance, c'est le déshonneur, milord, c'est le déshonneur !

Bedford.—Mais, demain, quand la vérité sera connue, votre réputation dépassera toutes les autres, et le roi d'Angleterre, vous récompensera publiquement.

Albinus.—Oh ! oui, demain je serai vengé, et j'aurai le droit de marcher de front avec lord Broghill, car j'oserai demander au roi un titre de noblesse, si je puis l'aider à trouver William Smith.

Bedford.—Nous le trouverons, Albinus, grâce à l'heureuse idée du roi.

Albinus.—Dieu le veuille !

Bedford.—Et sans cela, sans doute il nous échappait. (*Regardant sur la table.*) Encore des lettres de nos espions qui nous apprennent qu'ils n'ont rien découvert. (*Il ouvre une lettre.*) Pas même un soupçon. (*Il jette la lettre, en ouvre une autre.*) Pas une trace, un indice.... (*Il prend une troisième lettre.*) Je ne me trompe pas, cette lettre est à votre adresse.

Albinus (*surpris*).—A moi ?

Bedford.—Voyez, " Albinus, à la Tour de Londres. " (*Avec bonté.*) Savez-vous, monsieur, que le gouverneur a le droit de décacheter les lettres adressées à la Tour ?

Albinus (*avec indifférence*).—Ouvrez celle-ci, milord, je ne suis d'aucune conspiration.

Bedford.—Non, monsieur, le service que vous m'aidez à rendre au roi vous fait aujourd'hui sujet fidèle, et ce serait vous offenser que de douter de vous ; voici votre lettre.

Albinus (*la prenant*).—Comme il vous plaira, milord.

Bedford.—A quelle heure, dites-moi, le sonneur de Saint-Paul devra-t-il être débarrassé de son bandeau ?

Albinus.—A trois heures de la nuit, milord, à trois heures.

Bedford.—A trois heures, soyez donc ici ; j'aurai donné l'ordre à Samuel, le geôlier, de vous remettre la clé des caveaux de la Tour. (*Il en désigne l'entrée à gauche.*)

Albinus.—C'est bien, milord. (*Il s'incline ; à part, en sortant.*) Qui donc peut m'écrire ?

Bedford (*après l'avoir suivi des yeux*).—Tout va bien. (*Il court ouvrir une porte.*) Ah ! Ludlow, à nous deux.

SCÈNE V.

LORD BEDFORD, LUDLOW.

Ludlow (*entrant*).—A nous deux, en effet ; j'ai bien besoin de savoir où nous en sommes.

Bedford.—Tu n'as rien déviné ?

Ludlow.—Rien ; tu m'as chargé de conduire secrètement John l'aveugle dans les caveaux de la Tour, je l'ai fait ; tu m'as commandé de dérober un cadavre à l'hospice Saint-James et de le coucher dans la prison de John, je l'ai fait aussi.

Bedford.—Et tu n'as rien appris ?

Ludlow.—J'ai seulement appris que le procès doit commencer demain, que tu donnes bal cette nuit, et je voudrais savoir où tout cela doit nous conduire.

Bedford.— Ecoute-moi donc ; la continuelle présence d'Albinus avait fait échouer toutes nos tentatives de meurtre, et John, étant à la veille de recouvrer la vue, était à la veille aussi de pouvoir me reconnaître, nous étions perdus sans ressources ; et déjà je songeais à la fuite, quand il me vint une idée qui nous sauvera tous deux.

LUDLOW—. Laquelle !

BEDFORD.—Comme rien ne pouvait se faire sans qu'Albinus en fût instruit, je conçus le projet de le forcer à prendre aussi sa part dans la perte de John !

LUDLOW.—Et comment donc ?

BEDFORD.—En le trompant : je lui ai fait croire que le roi d'Angleterre avait sagement prévu que la nouvelle du rétablissement de John éloignerait à jamais le faux William Smith, et qu'il voulait, pour endormir la prudence de ce coupable, que John passât pour mort, que sa mort fût publiquement et officiellement déclarée, afin que Smith, tranquille et rassuré, vînt demain s'asseoir confiant et calme parmi les nobles juges : tandis que John vivant, clairvoyant et caché, le désignerait à sa royale vengeance. Cette combinaison paraissait si logique et devoir si facilement justifier et délivrer John, qu'Albinus, abusé, l'accueillit avec joie, et, croyant toujours servir le roi d'Angleterre, il s'est hâté de défigurer le cadavre secrètement apporté par toi. Il a déclaré la mort du sonneur de Saint-Paul ; si bien qu'à cette heure le roi d'Angleterre, lord Henri, tout le monde enfin croit John mort, excepté trois hommes, pourtant, nous deux et le médecin allemand.

LUDLOW.—C'est un de trop...

BEDFORD.—Aussi faut-il que celui-là se hâte de mourir.

LUDLOW.—J'allais te le dire... mais comment ?

BEDFORD.—Arme-toi d'un pistolet, et va l'attendre au jardin de Kinsington.

LUDLOW.—A cette heure de la nuit... qui l'y enverra ?

BEDFORD.—Dans une heure, il ira j'usqu'à la statue de Henri VIII, c'est là qu'il faut le tuer.

LUDLOW.--Mais demain, sa mort ?...

BEDFORD.—Tu laisseras l'arme à ses côtés, et demain, l'on supposera facilement, et Henri tout le premier, qu'Albinus, honteux d'avoir échoué dans sa hasardeuse opération, se sera tué lui-même, et sa mort viendra confirmer encore celle de John.

LUDLOW.—En effet... et John ?

BEDFORD.—Les caveaux dans lesquels il est enfermé sont sourds, obscurs et donnent sur la Tamise.

LUDLOW.—C'est vrai... Tu ne redoutes pas que Henri revienne cette nuit ?

BEDFORD.—Il n'oserait abandonner son poste ; il est de service à Windsor ; et, pour plus de sûreté, j'ai fait faire à Windsor une émeute qui doit donner trop d'occupation à la garnison pour que Henri puisse prendre la route de Londres.

LUDLOW.—Toutes tes mesures sont bien prises ; et pourquoi ce bal ?

BEDFORD.—Pour occuper le roi d'Angleterre ; j'ai cru prudent de tuer la réflexion.

LUDLOW.—Et maintenant, que vas-tu faire ?

BEDFORD (*voyant paraître Richard*).—Aller au bal, car on m'apporte ma pelisse et mon masque. (*Richard qui portait ces objets aide Bedford à s'affubler. Bedford se rapproche de Ludlow, à demi-voix.*) Va, Ludlow, vite à Kinsington... Sans la mort d'Albinus... la nôtre sans doute...

LUDLOW (*allant vers la porte*).—Qu'il vienne à Kinsington, et...

BEDFORD (*près de la sortie*).—Il ira... (*Il referme la porte sur Ludlow ; revenenant en scène en ajustant*

son costume.) Et maintenant, William Smith, va gaîment faire ta cour au roi Charles II d'Angleterre. (*Il sort au fond à droite ; le domestique ferme la fenêtre, prend la lumière sur la table, et se disposant à sortir par le fond, il rencontre Albinus qui entre par la porte du fond, à gauche*).

SCÈNE VI.

ALBINUS, RICHARD.

ALBINUS (*à Richard*).—Lord Bedford n'est pas ici ?

RICHARD.—Non, monsieur, il est au bal.

ALBINUS.—Déjà ! je voulais lui parler...

RICHARD.—Vous accompagnerai-je dans les salons ?

ALBINUS.—Non, merci...

(*Le domestique sort avec la lumière ; la rampe baisse.*)

SCÈNE VII.

ALBINUS, *seul.*

ALBINUS.—Dans les salons, où je rencontrerais sans doute l'insolent lord Broghill... Pourtant, je voulais prier lord Bedford de donner au geôlier Samuel l'ordre de me confier la clef des caveaux. J'ai tant besoin de voir John, maintenant que Henri m'a écrit cette lettre ! (*Il la tire de sa poitrine et lit.*) " J'ai découvert la retraite d'Alfred à " Windsor... et je viens de le mettre sur la route " de Londres ; je ne puis l'accompagner. Vers deux " heures de la nuit, il sera près de la statue de Henri

"VIII, à l'extrémité du jardin de Kinsington : al-
" lez à son aide..." Oh ! oui, j'irai ; mais comment faire, moi qui suis étranger dans cette ville ?.. et qui connais à peine la route qui conduit à Kinsington ?... (*Deux heures sonnent.*) Deux heures ! je dois répondre, à Alfred qui m'appelle... (*Il va pour sortir par le fond ; lord Henri paraît, pâle et défait, par la première porte à droite.*)

SCÈNE VIII.

ALBINUS, HENRI.

Albinus.—Henri !

Henri.—Ah ! je craignais de ne pas vous trouver.

Albinus.—J'allais partir...

Henri.—Un instant, de grâce... Les furieux se sont révoltés à Windsor ; l'on s'y livre bataille, et je me suis chargé d'en apporter la nouvelle au roi d'Angleterre... mais si j'ai quitté le combat pour arriver à Londres, c'est que je viens d'apprendre la mort de John... c'est que je voulais embrasser mon sauveur, celui que j'appelais mon frère... pauvre John... mort prisonnier, et l'on vient de me défendre l'entrée de la prison, en vain j'ai lutté, supplié, et je vous cherchais... car vous pouvez, vous, approcher d'un mort que vous venez d'ensevelir... Oh ! pour dernier service, Albinus, faites-moi donc entrer près de lui.

Albinus (*à part*).—Que faire? il faut qu'il ignore encore...

Henri (*surpris*).—Vous hésitez...

Albinus (*précipitamment*).—Deux heures vien-

nent de sonner, milord : vous savez bien qu'Alfred m'attend à Kinsington. (*Fausse sortie.*)

HENRI (*l'arrêtant*).—Que voulez-vous dire?...

ALBINUS.—Vous oubliez, milord, votre lettre?

HENRI.—Quelle lettre?

ALBINUS (*la lui donnant*).—Cettre lettre, enfin, que vous m'avez écrite.

HENRI (*l'ouvrant précipitamment*).—Ma signature? mais c'est une infâme imposture... cette lettre est un faux.

ALBINUS.—Un faux?...

HENRI.—Qui vous l'a remise?

ALBINUS.—Lord Bedford.

HENRI.—Quand donc?

ALBINUS.—Oh! laissez-moi... me souvenir!... Oui, l'on me trompait... une fausse lettre devait m'éloigner... Quel besoin a-t-on de mon absence? Grand Dieu!... je n'ai pas vu Charles II, moi... Bedford m'a toujours entouré d'ombre et de mystère... Oh! quelle horrible trame se déroule devant moi!

HENRI.—Que dites-vous?

ALBINUS.—Je dis, milord, que Dieu qui vous envoie, nous sauve... je dis encore... oh! mais vous ne pourriez pas le croire... Ecoutez... Vous me demandiez à voir le cadavre de John, venez donc... Mais d'abord jurez-moi que lorsque je lèverai le drap mortuaire, aucun signe ne trahira votre émotion.

HENRI (*surpris*).—Je vous le jure.

ALBINUS.—Et jurez qu'alors vous me conduirez à votre tour auprès du roi d'Angleterre.

HENRI.—Je le jure.

ALBINUS.—C'est bien!... Et maintenant, Wil-

liam Smith... il faut que Dieu vienne en aide à tes ennemis, car tes complices sont nombreux... Suivez-moi, lord Henri, suivez-moi ! (*Ils s'échappent tous deux par la première porte à droite. La seconde s'ouvre, le roi paraît.*)

SCÈNE IX.

CHARLES II, *puis* SAMUEL.

CHARLES II.—Tout conspire donc contre moi !... On m'annonce qu'une révolte vient d'éclater à Windsor... et cet homme par qui j'espérais découvrir les assassins de mon père, vient de mourir dans les cachots de la Tour... (*Trois heures sonnent.*) Trois heures !... C'est à trois heures que le corps du sonneur de Saint-Paul doit être emporté... (*Apercevant trois hommes qui passent.*) Qui va là ?

SAMUEL.—Le roi ! (*Il se découvre.*) Sire, c'est le geôlier Samuel, qui conduit les porteurs dans les prisons de la Tour, pour l'enlèvement du prisonnier mort.

CHARLES II.—Repasserez-vous par ici ?

SAMUEL.—Non, sire, nous allons sortir par la petite porte, et descendre jusqu'aux fossés de Tyburn où nous devons l'enterrer.

CHARLES II.—C'est bien, allez. (*Samuel prend une clef dans un trousseau et ouvre la porte, qu'il ne referme pas. Ils disparaissent dans le caveau. Après un silence.*) Oui, c'est une fatalité !... Oh ! je donnerais dix ans de ma vie pour avoir réussi à punir les assassins de mon père !... Et le seul homme peut-être, qui ait pu me les faire connaître va descendre dans la tombe...

SCENE X.

CHARLES II, JOHN.

JOHN (*dans les caveaux*).—Albinus ! Albinus !

CHARLES II (*surpris*).—Qui appelle ?

JOHN (*effaré, entre en scène*).—Albinus !... (*Apercevant le roi.*) Ah ! c'est vous, enfin ! (*Il se jette dans ses bras.*)

CHARLES II (*à part*).—Quel est cet homme ?

JOHN (*avec délire*).—Trois heures viennent de sonner à l'horloge de la Tour, et vous n'arriviez pas. Je ne pouvais plus attendre ; mes mains ont involontairement arraché mon bandeau, et soudain j'ai distingué les objets... par une meurtrière, j'ai vu le ciel tout parsemé d'étoiles... Alors, la joie, l'extase m'avaient anéanti, quand la lueur de cette porte ouverte m'a rendu la force, et je me suis élancé jusqu'ici pour vous crier ; J'ai la vue... et la vue, pour moi, c'est l'innocence, c'est la liberté.

CHARLES II (*sourdement*).—Trahison ! trahison!

JOHN.—Trahison, dites-vous ? cette voix !...

CHARLES II.—Silence... Je ne suis pas Albinus.

JOHN (*surpris*).—Non !...

CHARLES II.—Qui t'a conduit dans ces caveaux ?... réponds...

JOHN.—Je ne sais... j'étais aveugle.

CHARLES II.—Ceux qui t'y ont conduit, viennent de proclamer ta mort.

JOHN.—Ma mort !... l'on devait donc m'y tuer ?

CHARLES II.—Oui ! l'on devait t'y tuer.

JOHN.—Mais qui donc ?... qui donc ?...

CHARLES II.—Ceux qui redoutaient ta guérison !

JOHN (*éclatant*).—Ah !... William Smith est vivant !...

CHARLES II (*précipitamment*).—Parle plus bas...

JOHN (*à demi-voix.*)— Et vous venez me sauver, vous ?

CHARLES II.—Peut-être.

JOHN.—Et qui êtes-vous donc ?

CHARLES II.—Je suis le roi d'Angleterre.

JOHN.—Charles II !

CHARLES II.—Oui, Charles II, que l'on trahissait ; car l'on m'a juré que tu étais mort, car l'on t'a rayé du nombre des vivants ; et pour mieux me tromper, on a couché un mort dans ton linceul.

JOHN.—Mais Albinus ?...

CHARLES II.—Est complice ou victime.

JOHN.—Complice ! il m'eût tué, sire !

CHARLES II.—En effet... que penser ?.. que résoudre ?... Lord Bedford a donc voulu sauver William Smith ?... Il le connaît donc, lui ?... O Charles Ier, mon père... la noblesse qui t'a trahi s'unit pour me trahir à mon tour... mais je déjouerai ses projets et je me vengerai d'elle !... (*A John.*) Ecoute : si tu rencontrais William Smith, le reconnaîtrais-tu ?

JOHN.—Les traits de celui par qui j'ai tant souffert sont gravés dans ma pensée. Sire, où peut-on le rencontrer ?

CHARLES II (*le conduisant près de la fenêtre, qu'il ouvre*).—Tiens ! vois-tu cette fête ? (*On voit les fenêtres des appartements brillamment éclairés.*)

JOHN (*avec enthousiasme*).—Oui, sire, je la vois... (*Avec extase.*) Dieu ! que c'est beau !

CHARLES II.—Toute la noblesse est réunie dans ces salons, et sans doute William Smith est un des invités.

JOHN.—Conduisez-moi !

CHARLES II.—Attends... Pour tromper tout le monde, il te faut un masque ; prends celui-ci... *(Il lui donne un masque.)* une pelisse ; prends la mienne. *(Il lui donne sa pelisse et l'aide à se masquer et s'affubler.)* Maintenant tu vas te mêler à tous les groupes. *(La porte du fond s'ouvre brusquement ; lord Henri entre effaré.)*

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LORD HENRI.

HENRI.—Sire, Albinus le médecin vous cherche... Sire, on vous a trompé, le sonneur de Saint-Paul est enfermé vivant dans les caveaux de la Tour.

CHARLES II.—Il n'y est plus, milord. *(Il démasque rapidement John.)* Voyez !

HENRI.—John ! *(Il court dans ses bras.)*

JOHN.—Henri !

HENRI.—Vivant ! vivant ! Mais... Albinus...

JOHN.—Albinus m'a rendu la vue..

CHARLES II *(les séparant)*.—Tes ennemis vivent encore, et John doit se venger à cette heure. Maintenant que j'ai l'innocent, il me faut le coupable : viens donc le chercher au bal.

JOHN.—Oui, sire, partons, partons.

CHARLES II *(l'entraînant)*.—Viens donc...

JOHN.—Au bal !

CHARLES II.—A William Smith !

JOHN et CHARLES II *(ensemble)*.—A William Smith ! *(Ils sortent en courant.)*

FIN DU IIIe ACTE.

ACTE IV.

Une salle des appartements du gouverneur de la Tour, ornée de lustres, de fleurs.—Grandes portes ouvertes au fond, sur une seconde pièce, dans laquelle on voit de temps en temps passer des invités.—Porte latérale à droite et à gauche.

SCÈNE I.

LORD HENRI, ALBINUS.

Au lever du rideau, Albinus, vêtu d'un domino, semble regarder dans le bal avec inquiétude. Lord Henri vêtu comme dans l'acte précédent entre furtivement par la droite, aperçoit Albinus et monte la scène vers lui.

HENRI.—Eh bien !

ALBINUS.—Le roi vient de partir pour éveiller ses gardes... il ne veut plus demander aide à cette noblesse qui l'a si indignement trahi, et veut préparer la prison lui-même. Sitôt que John rencontrera William Smith, il se hâtera de le désigner au roi.

HENRI.—Et pendant ce temps, le duc frère du roi, qui vient de partir pour Kinsington... s'emparera sans doute de celui qui devait vous y assassiner ?

ALBINUS.—Sans votre arrivée cette nuit, milord, j'allais partir.

HENRI.—Il y a une providence, frère.

ALBINUS.—Oui... lorsque tout-à-l'heure le pauvre John m'embrassait en m'appelant son libérateur... lorsque s'échappaient de ses yeux ranimés des larmes d'attendrissement et de bonheur, en voyant mon œuvre accomplie... comme toi, je me disais aussi, frère : Il y a une providence... et Alfred ?

Henri.—Je viens de l'envoyer chercher à Windsor.

Bedford (*dans la coulisse*).—Non... milord, je ne veux plus jouer.

Albinus.—Lord Bedford ! Il vient ! éloignez-vous, milord, qu'il ne vous voie pas.

Henri.—Vous ! votre masque...

Albinus (*se masquant*).—Comptez sur ma prudence.

Henri.—Et vous sur la mienne. (*Il sort. Albinus monte la scène et se tient pour ainsi dire caché. Lord Bedford et Lord Broghill passent au fond accompagnés de deux autres convives.*)

SCÈNE II.

LORD BEDFORD, LORD BROGHILL, DEUX INVITÉS, ALBINUS *au fond.*

Bedford.—Non, milord, vous avez trop beau jeu, j'ai perdu sans comprendre ; mais je cherche Ludlow, un joueur infatigable, et je promets de vous l'envoyer.

Broghill.—A votre aise, milord. (*Il passe avec les autres. Lord Bedford entre en scène. John, masqué, qui les suivait, est au fond à regarder lord Bedford.*)

Bedford.—Leur jeu maudit m'empêche de songer, et je ne sais quelle incessante inquiétude me poursuit. Ludlow ne revient pas, et le jour paraît déjà ; peut-être a-t-il craint de se montrer au bal ? peut-être m'attend-il dans une des galeries ? Voyons. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE III.

JOHN, ALBINUS, *puis* HENRI.

JOHN (*descendant rapidement vers la porte que lord Bedford vient de refermer*).—Où va-t-il ? qui est-il ?

ALBINUS (*qui a tout observé ; à part et descendant la scène*).—John... c'est bien lui ?

JOHN.—Oh ! Charles II, que n'étais-tu près de moi ! (*Il va pour monter la scène et rencontre Albinus qui tient son masque à la main.*) Albinus ! où conduit cette porte, dites ?

ALBINUS.—Dans une galerie de la Tour.

JOHN.—Et sans doute cette galerie est une issue pour sortir de la Tour.

ALBINUS.—Non ; pourquoi ?

JOHN.—Pourquoi ? parce que William Smith vient d'y entrer.

ALBINUS.—William Smith ! cet homme qui vient d'ouvrir cette porte ?

JOHN.—C'est William.

ALBINUS.—L'assassin !

JOHN.—Ne voyez-vous pas au tremblement de ma voix, à mon agitation, que John a rencontré William ? Et maintenant, je cours chercher le roi.

ALBINUS.—Attendez.

JOHN.—Il va revenir, je veux savoir son nom sans retard. (*Il monte rapidement.*)

ALBINUS (*l'arrêtant au fond*).—Arrêtez.

JOHN (*surpris*).—Pourquoi donc ?

ALBINUS.—Pourquoi ? parce que vous ne pouvez le livrer au roi, cet homme... Attendez, et

songez d'abord, que songez sa famille, tous ceux qui portent son nom seraient proscrits et flétris.

JOHN.—Oui, la sentence est inexorable et formelle.

ALBINUS.—Mais ceux-là sont innocents.

JOHN.—Et Yorick ! qu'il a fait mourir, était-il donc coupable ? Sa famille !... et qu'a-t-il fait de son roi, Charles Ier ? Oh ! mort à lui ! mort aux siens !

ALBINUS.—Oh ! ne blasphème pas ainsi.

JOHN.—Blasphémer ! mais expliquez-vous donc !

ALBINUS.—Je veux dire que sa famille, c'est celle que tu as sauvée au péril de tes jours... Le fils de Lord Richmond...

JOHN.—Grand Dieu !

ALBINUS.—William Smith s'appelle aujourd'hui milord comte de Bedford.

JOHN.—Lord Bedford, c'est William Smith... William Smith, le père adoptif d'Henri... et le fils de lord Richmond porte le nom de lord Henri Bedford ? Oh ! malheur ! malheur !

ALBINUS.—Oh ! ne perds pas courage, John ; ne perds pas courage.

JOHN.—Mais que faire ? que faire ? J'ai juré au roi qu'il connaîtrait le coupable..

ALBINUS.—Mais lord Henri !...

JOHN.—Oh ! Je veux qu'il ignore...

ALBINUS (*apercevant Henri*).—Grand Dieu !

HENRI (*entrant par le fond, vêtu d'un domino, son masque à la main*).—Ah ! le voici... oui. (*A John.*) Eh bien ! le coupable ?

JOHN.—Je le cherche, milord.

HENRI.—Mais bien des invités sont déjà partis.

JOHN (*vivement*).—J'ai vu passer tous ceux qui

partaient, milord, et William Smith ne s'est pas encore offert à mon regard.

HENRI.—Viens donc... dans les salons... dans les salles de jeu...

JOHN.—Non, milord, non... à l'heure où tout le monde est démasqué, l'étrangeté de nos masques semblait tout-à-l'heure fixer l'attention.

ALBINUS.—Elle nous attirait des questions embarrassantes, auxquelles nous avons dû nous soustraire... D'ici, nous regardons sans être vus.

HENRI.—Oui, il faut éviter tout soupçon... Mais je tremble que le meurtrier ne passe inaperçu... Je me retire... on nous a peut-être déjà remarqués... (*Il sort par le fond.*)

JOHN.—Enfin, il s'éloigne !... Albinus ! allez... allez nommer au roi le coupable... qui, si Dieu le permet, ne sera ni jugé ni condamné.

ALBINUS.—Mais qu'espérez-vous donc ?

JOHN.—Je ne sais... Mais j'ai, comme il y a dix-huit ans, ma force et la vue pour défendre Henri !... Le sonneur de Saint-Paul est mort cette nuit dans les cachots de la Tour, et je suis John le chasseur, moi. Comme autrefois, Henri est menacé... me voici près de lui, et je suis sous le même toit que William Smith !... Où trouverai-je une arme ?

ALBINUS (*surpris*).—Une arme ! qu'en voulez-vous faire ?

JOHN (*le rassurant*).—Oh ! je ne veux pas tuer ; mais s'il fallait me défendre...

ALBINUS.—Oui... Ceux que lord Bedford avaient chargés de m'asassiner ont mon signalement, et je m'étais prudemment armé pour me défendre aussi moi... Tenez !... (*Il tire un pistolet de sa poitrine.*) Prenez ce pistolet.

JOHN *(le prenant)*.—Merci !

ALBINUS.—Moi, je vais au devant d'Alfred, et je pars avec confiance... je ne sais si j'ai deviné votre pensée, mais je sais que le dévouement est capable de grandes choses, et je compte sur votre dévouement... Vous... comptez encore sur moi. (*Il sort.*)

JOHN.—Va, jeune homme... et que Dieu te rende tout le bien que tu m'as fait !... (*Il aperçoit lord Bedford qui sort de la galerie.*) Cette porte s'ouvre... déjà lui !... (*Il baisse son capuchou sur sa tête.*)

SCÈNE IV.

LORD BEDFORD, JOHN.

BEDFORD (*sans le voir*).—Ludlow n'a pas reparu !... Que s'est-il donc passé ?... Depuis longtemps, je ne vois plus le roi d'Angleterre... et tout-à-l'heure, il m'a semblé voir passer lord Henri.. Oh ! c'était une vision sans doute,... Allons, allons !... mon inquiétude est trop affreuse ! je vais descendre à l'instant dans les caveaux de la Tour. (*Il monte la scène pour sortir.*)

JOHN (*masqué, l'arrêtant*).—Deux mots, milord !

BEDFORD *(surpris)*.—Qui es-tu ?

JOHN (*à demi-voix*).—Je viens de Kinsington... de la port d'un homme que vous devez connaître.

BEDFORD.—Son nom ?

JOHN (*à demi-voix*).—Il ne me l'a point dit.

BEDFORD.—Je ne te comprends pas.

JOHN (*désignant les portes du fond.*)—Tant que les portes seront ouvertes, je ne puis, milord,

m'expliquer davantage... Cet homme m'a payé cher ma discrétion, et surtout ma prudence... j'ai juré de ne vous parler que quand les portes seraient bien closes.

BEDFORD.—Si c'était un piège ?... *(Il ferme les portes du fond.)* Maintenant, ôte ce masque... je n'aime pas les gens qui se cachent.

JOHN *(jetant son capuchon en arrière)*.—Vous avez raison, milord... et nous pouvons maintenant nous parler visage découvert. *(Il se démasque.)*

BEDFORD *(reculant épouvanté)*.—L'aveugle !

JOHN.—Pour la deuxième fois, milord, vous ne m'avez pas tué, me voici...

BEDFORD *(à part)*.—Qui l'a conduit ici ? *(Cherchant à changer de voix.)* Que me parles-tu... de te tuer ?... A qui crois-tu parler ?

JOHN.—A lord Bedford.

BEDFORD.—Je ne suis pas lord Bedford.

JOHN.—Tu es William Smith.

BEDFORD.—On t'a trompé.

JOHN.—Je t'ai reconnu.

BEDFORD.—Tu es aveugle.

JOHN.—Non, milord, j'ai recouvré la vue.

BEDFORD.—Tu mens...

JOHN.—Et que faut-il donc faire pour te convaincre ? faut-il te décrire l'émotion qui se peint sur ton visage ?

BEDFORD.—C'est une fausse prévision.

JOHN.—Faut-il te dire la couleur de tes habits ?

BEDFORD.—Tu l'as demandé d'avance.

JOHN.—Mais que faire enfin ?... faut-il donc monter à la muraille... en décrocher ainsi ton blason... et le briser sous mes pieds ?.., *(Il brise le blason qu'il a décroché.)*

Bedford (*furieux*).—Malheureux !

John.—Crois-tu, milord, que je suis encore aveugle ?... Et maintenant, écoute-moi : tu as immolé Yorick... tu as trahi ton roi, et le ciel se venge... Oh ! remercie la destinée de ce que tu as adopté lord Henri... de ce que le fils de lord Richmond porte ton nom ; car sans cela, j'eusse attendu l'heure de ton supplice pour jouir de ma vengeance ; mais ta sentence déshonorerait celui qui porte aussi le nom de Bedford, et je ne veux pas qu'on te lise ta sentence, moi !

Bedford (*avec espoir*).—Tu as donc détruit toutes les preuves ?

John.—Non, je n'ai pu détruire cette fausse lettre que tu as donné au comte d'Exeter et qu'il a remise au roi...

Bedford.—Le comte d'Exeter ! quel est cet homme ?

John.—Albinus, que le roi vient de faire comte d'Exeter...

Bedford.—Albinus !

John.—Albinus est sauvé... Albinus est le favori du roi d'Angleterre...

Bedford.—Et que m'apportes-tu donc, toi ?

John (*lui présentant un pistolet*).—La mort ! Le suicide !

Bedford.—La mort... insensé !

John.—Tu n'as plus qu'à mourir.

Bedford.—Mourir.. et la fuite ? (*Il remonte la scène.*)

John (*lui barrant le passage*).—Tu ne sortiras pas !

Bedford.—Laisse-moi.

John (*le couchant en joue*).—Tu ne sortiras pas.

BEDFORD.—Alors j'attendrai l'échafaud pour y monter en perdant lord Henri.

JOHN.—Et si je te tuais, moi, milord ?

BEDFORD.—Tu ne l'oseras pas, tu l'eusses déjà fait.

JOHN (*avec désespoir*).—Tu as raison, William Smith, je ne sais pas assassiner, moi.

BEDFORD.—Parceque tu comprends que celui qui tuerait William Smith mourrait aussi, n'est-ce pas !

JOHN.—Oh ! ce n'est pas pour cela, milord : je ne craindrais pas la mort pour sauver lord Henri ; mais je ne veux pas commettre un meurtre quand Dieu m'a comblé de bienfaits...

BEDFORD.—Peux-tu me sauver ?

JOHN.—Non, milord.

BEDFORD.—J'attendrai le supplice.

JOHN.—Mais ton supplice, c'est le déshonneur de lord Henri.

BEDFORD.—Ma fuite seule peut l'y soustraire.

JOHN.—Va-t-en donc !

BEDFORD.—Laisse-moi passer. (*Il va pour sortir, on entend un roulement de tambour. S'arrêtant.*) Qu'est cela ?

JOHN.—La fuite est impossible, la Tour est cernée.

BEDFORD (*épouvanté*).—Déjà ?

JOHN.—La mort seule peut t'arracher au bourreau... tu hésites encore... Mais cette horrible sentence que tu as écrite sous la dietée du roi, tu l'as donc oubliée !... " Tous ceux qui seront convaincus de trahison sur la personne du roi Charles Ier seront traînés sur une claie au lieu de l'exécution."

BEDFORD.—Silence !

JOHN.—" Leur main droite sera coupée "...

BEDFORD.—Tais-toi, tais-toi !

JOHN (*élevant la voix*).—"Et brûlée devant eux..."

BEDFORD (*chancelant*).—Mais cet homme ne se taira donc pas ?

JOHN.—" Leur tête sera coupée, mutilée !"

CHARLES II (*au dehors*).—Ouvrez ! ouvrez !

JOHN.—Entends-tu : le roi frappe à la porte.

BEDFORD.—Donne-moi donc cette arme. (*Il lui arrache le pistolet.*)

JOHN.—Enfin !

(*Bedford sort vivement par la porte du fond, et la referme avec précipitation ; au même instant, les deux autres portes sont brisées.*)

SCÈNE V.

JOHN, LORD HENRI, CHARLES II, LORD WESTON, SEIGNEURS, GARDES *entrant des deux côtés* ; *puis* ALBINUS *et* ALFRED.

CHARLES II (*s'adressant à John*).—Lord Bedford ! où est-il ? (*John ne répond pas.*) Où est-il ? réponds ! (*John hésite toujours, on entend une détonation.*)

JOHN.—Sire, William Smith vient de se tuer.

HENRI.—William Smith ! c'était lui !

CHARLES II.—Qui l'avait prévenu du danger ?

JOHN.—Moi, sire.

CHARLES II.—Malheureux ! tu paieras de ton sang...

HENRI.—Grâce, majesté !

CHARLES II.—Silence, milord.

JOHN (*s'approchant du roi*).—Sire, autrefois, j'ai sauvé lord Richmond, le ministre de votre père, qui avait dit à Cromwell : Prenez ma tête et conservez le roi. Aujourd'hui, son fils allait être dés-

honoré par l'inviolable sentence de William Smith... je n'ai pas voulu qu'un sujet fidèle fût immolé par le supplice au plus lâche des ennemis : j'ai garanti son honneur, j'ai sauvé le fils du comte de Richmond, ma tâche est accomplie : maintenant, sire, vengez-vous, me voici ! (*Le roi le regarde avec intérêt et lui tend la main ; John s'agenouille en l'embrassant.*)

CHARLES II.—Lord Weston !

WESTON (*s'approchant*).—Sire ?

CHARLES II.—Lord Bedford vient de mourir, vous effacerez le nom d'un juge ; William Smith s'est tué, vous effacerez celui d'un accusé. (*A lord Henri.*) Lord Henri, vous porterez désormais le nom du comte de Richmond, votre père.

HENRI.—Merci, majesté, merci.

JOHN.—Et dites-moi, où est Alfred ?

HENRI.—Albinus, notre sauveur à tous, vient de courir au devant de lui ; ils sont sur la route de Windsor.

JOHN.—Oh ! courons aussi, venez ! conduisez-moi, je ne puis l'attendre ! Alfred, pauvre enfant ! que, j'ai tant de fois réchauffé sur mon cœur, que j'ai senti chaque jour vivre et grandir sous les doigts de l'aveugle !... Il a dix-huit ans, et je ne l'ai pas encore vu... oh ! venez ! venez !

ALFRED (*dans la coulisse*).—Mon père ! mon père !

JOHN.—C'est sa voix !

ALBINUS (*ouvrant la porte du fond*).—Par ici ! (*Il pousse Alfred dans les bras de John.*)

ALFRED.— Mon père ! oh ! mon père !...

JOHN.—Mon enfant !... bénissons la main de Dieu qui, après l'épreuve, nous donne le bonheur !

—FIN.—

POESIES

RÉCITÉES EN DIVERSES OCCASIONS PAR M. MCGOWN.

VIVE LA FRANCE!

(1870)

C'était après les jours sombres de Gravelotte :
La France agonisait. Bazaine Iscariote,
Foulant aux pieds honneur et patrie et serments,
Venant de livrer Metz aux reîtres allemands.
Comme un troupeau de loups sorti des steppes russes,
Vrai torrent déchaîné, des hordes de Borusses,
Féroces, l'œil en feu, sabre aux dents, vingt contre un,
Après avoir conquis Strasbourg, Sédan, Verdun,
Incendiant les bourgs, détruisant les villages,
Ivres de vin, de sang, d'horreurs et de pillages,
Et ne laissant partout que carnage et débris,
Nouveau fléau de Dieu, s'avançaient sur Paris.

Vols, attentats sans nom, horribles hécatombes,
Rien ne rassasiait ces noirs semeurs de tombes.
La Province, à demi-morte et saignée à blanc,
Se tordait et râlait sous leur talon sanglant.
Seul, et voulant donner un exemple à l'histoire,
Paris, ce boulevard de dix siècles de gloire,
Orgueil et désespoir des rois et des césars,
Foyer de la science et temple des beaux arts,
Folle comme Babel, sainte comme Solyme,
En un jour transformée en guerrière sublime,
Le front haut, l'arme au bras, narguant la trahison,
Par-dessus ses vieux forts regardait l'horizon !

Au loin, le monde ému frissonnait dans l'attente ;
Qu'allait-il arriver ?

L'Europe haletante
Jetait, soir et matin, sur nos bords atterés,
Ses bulletins de plus en plus désespérés....
On bombardait Paris !

Or, tandis que la France,
Jouant sur un seul dé sa dernière espérance,
Se roidissait ainsi contre le sort méchant,
Un poème naïf, douloureux et touchant
S'écrivait en son nom sur un autre hémisphère ;
Tandis que d'un œil sec d'autres regardaient faire,—
D'autres pour qui la France, ange compatissant,
Avait cent fois donné le meilleur de son sang,—
Par delà l'Atlantique, aux champs du nouveau monde
Que le bleu Saint-Laurent arrose de son onde,
Des fils de l'Armorique et du vieux sol normand,
Des Français, qu'un roi vil avait vendus gaîment,
Une humble nation qu'encore à peine née,
Sa mère avait un jour, hélas ! abandonnée,
Vers celle que chacun reniait à son tour
Tendit les bras avec un indicible amour !
La voix du sang parla ; la sainte idolâtrie,
Que dans tout noble cœur Dieu mit pour la patrie,
Se réveilla chez tous ; dans chacun des logis,
Un flot de pleurs brûlants coula des yeux rougis ;
Et, parmi les sanglots d'une douleur immense,
Un million de voix cria : Vive la France !....

Sous les murs de Québec, la ville aux vieilles tours,
Dans le creux du vallon que baignent les détours
Du sinueux Saint-Charle aux rives historiques,
Auprès de vingt clochers se groupent vingt fabriques.
C'est le faubourg Saint-Roch, où vit en travaillant
Une race d'élite au cœur fort et vaillant.
Là surtout, ébranlant ces poitrines robustes,
Où trouvent tant d'écho toutes les causes justes,
Retentit douloureux ce cri de désespoir :
La France va mourir !....

Ce fut navrant.

Un soir,
Un de ces soirs brumeux et sombres de l'automne,
Où la bise aux créneaux chante plus monotone,
De ses donjons, à l'heure où les sons familiers
De la cloche partout ferment les ateliers,
La haute citadelle, avec sa garde anglaise,
Entendit tout à coup tonner la *Marseillaise*,
Mêlée au bruit strident du fifre et du tambour....
Les voix montaient au loin ; c'était le vieux faubourg

Qui, grondant comme un flot que l'ouragan refoule,
Gagnait la haute ville, et se ruait en foule
Autour du consulat, où, de la France en pleurs,
Symbole vénéré, flottaient les trois couleurs.

Celui qui conduisait la marche, un gars au torse
D'Hercule antique, avait, sous sa rustique écorce,
Comme un lion captif grandi sous les barreaux,
Je ne sais quel aspect farouche de héros.
C'était un forgeron à la rude encolure,
Un fort ; et rien qu'à voir sa calme et fière allure,
Et son regard honnête, et son grand front serein,
On sentait battre là du cœur sous cet airain.
Il s'avança tout seul vers le fonctionnaire ;
Et, d'une voix tranquille où grondait le tonnerre,
Dit :

—Monsieur le consul, on nous apprend là-bas
Que la France trahie a besoin de soldats.
On ne sait pas, chez nous, ce que c'est que la guerre ;
Mais nous sommes d'un sang qu'on n'intimide guère,
Et je me suis laissé dire que nos anciens
Ont su ce que c'était que les canons prussiens.
Du reste, pas besoin d'être instruit, que je sache,
Pour se faire tuer ou brandir une hache ;
Et c'est la hache en main que nous partirons tous ;
Car la France, monsieur, la France, voyez-vous...

Il se tut ; un sanglot l'étreignait à la gorge.
Puis, de son poing bruni par le feu de la forge,
Se frappant la poitrine, où son col entr'ouvert
D'un scapulaire neuf montrait le cordon vert ;
—Oui, monsieur le consul, reprit-il, nous ne sommes
Que cinq cent aujourd'hui ; mais, tonnerre ! des hommes,
Nous en aurons, allez !... Prenez toujours cinq cent,
Et dix mille demain vous répondront : Présent !
La France, nous voulons épouser sa querelle ;
Et, fier d'aller combattre et de mourir pour elle,
J'en jure par le Dieu que j'adore à genoux,
L'on ne trouvera point de traîtres parmi nous ?

Le reste se perdit.... car la foule en démence
Trois fois aux quatre vents cria ; Vive la France !...

Hélas ! pauvres grands cœurs ! leur instinct filial
Ignorait que le code international,
Qui pour l'âpre négoce a prévu tant de choses,
Pour les saints dévoûments ne contient pas de clauses…

Et le consul, qui m'a conté cela souvent,
En leur disant merci, pleurait comme un enfant.

LOUIS FRÉCHETTE.



L'EPAVE

Devant la mer, assis au seuil de leur maison,
La veuve du marin et son jeune garçon
Sont en grand deuil. Hélas ! l'équinoxe d'automne
A fait d'affreux malheurs sur la côte bretonne ;
Et c'est pourquoi, rêveurs devant le ciel du soir,
Cette femme et son fils sont habillés de noir.
Ah ! dans ce lac paisible où, sous la brise fraîche,
Viennent de s'éloigner les fins bateaux de pêche
Dont les voiles, là-bas, blanchissent dans le ciel,
Nul ne reconnaîtrait cet Océan cruel
Qui, l'an dernier, pendant la grande marée haute,
En un jour, a broyé vingt barques sur la côte,
Et, parmi tant de deuils dont le pays est plein,
A navré cette femme et fait cet orphelin.

Le ciel peut être pur, la mer peut être belle,
La veuve du marin est sombre et se rappelle
L'effroyable tempête où son homme a péri.

—C'est aussi de sa faute, à mon pauvre mari,
Dit-elle en soupirant à son fils qui l'écoute,
Il faut porter secours aux malheureux, sans doute,
Et nul ne l'a plus fait que mon brave Mathieu,
Mais affronter ainsi la mort, c'est tenter Dieu !...
On n'avait jamais vu de pareille marée.
Ton père était chez nous ; sa barque était rentrée ;
Il disait, en mangeant sa soupe : Il faut qu'on soit
Maudit pour être en mer par ce vent de noroit !
Après dîner, Mathieu prend sa pipe et l'allume
Et va fumer dehors comme il avait coutume.
Là, malgré le gros temps, ils étaient quelques-uns
Qui regardaient sauter et mousser les embruns,
Quand, tout-à-coup, voilà que mon homme remarque,
Du côté des rochers Saint-Pierre, un trois-mâts barque...
Doux Jésus ! Ce ne fut pas long. En un clin d'œil,
Le malheureux navire échoua sur l'écueil.
—Un canot ! dit Mathieu... j'étais épouvantée ;
Les autres lui montraient cette mer démontée
Et la lame en fureur qui crachait des galets.
—Un canot ! répétait ton père. Sauvons-les !
Un canot à la mer, où nous sommes des lâches !
Le mien, si vous voulez, car aux plus rudes tâches

Il est bon ; il ne craint ni le flot ni le vent,
Et je l'ai baptisé d'un beau nom : *En avant !...*
Ah ! les hommes sont fous, mon Tiennot !... Ils partirent.
Et tous ont péri, tous... A l'heure où se retirent
Les vagues, tu m'as vue aller, tout cet hiver,
Chaque jour, aussi loin que va la basse mer.
Mais l'Océan qui meurt à mes pieds et les lave
N'a jamais rejeté la plus petite épave,
Pas plus du grand trois-mâts que du pauvre canot...
O mon mignon chéri ! Pauvre petit Tiennot !
Ne va plus sur la mer... tu sais, j'ai ta promesse...
Monsieur le curé t'aime et tu lui sers sa messe ;
Il t'apprend l'écriture... Eh bien, c'est ton destin,
Tu deviendras un prêtre et parleras latin.
Et puis, loin de ces flots dont le bruit m'épouvante,
Quand tu seras curé, je serai ta servante.
Ne te fais pas marin !... D'ailleurs, tu m'as promis...

L'enfant se tait. Il songe à ses petits amis,
A ces gamins qu'il voit, dès que le matin brille,
A bord d'une chaloupe, aller à la godille,
Tandis qu'il n'ose plus, le craintif orphelin,
Pousser une chaloupe ou nouer un grelin.

Il a promis, il veut obéir à sa mère.
Mais lorsque le curé, refermant sa grammaire,
Lui dit :—Va-t-en jouer ! et qu'il est libre enfin,
Troussé jusqu'aux genoux et sur le sable fin
Marchant pieds nus, il court bien vite vers la grève,
Et le fils du marin cherche à tromper son rêve.
Mais sentir l'âpre vent souffler dans ses cheveux
Et l'eau froide monter sur ses mollets nerveux
Voir au loin le gros coup de la lame mauvaise
Eclater en couvrant d'écume la falaise,
Remplir tout un panier de crevettes, chercher
Quelque hideux homard tapi sous un rocher,
Ou saisir le lançon dans sa fuite rapide,
Cela ne suffit pas à l'enfant intrépide.
Non, son ardent désir, c'est le bateau mouvant
Avec sa voile ronde et ses deux focs au vent
Et le lest de galets humides qui le charge,
C'est la course au lointain horizon, c'est le large
Avec sa forte houle et son grand souffle amer,
C'est l'ivresse d'aller sur cette vaste mer,

Dont le parfum le grise et le rythme l'attire...
Et voilà de longs mois que dure ce martyre !

Mais le temps passe. Encore un équinoxe affreux !
Et les marins du port, un jour, causant entre eux
Tout comme l'an dernier, sur la mer en délire,
Viennent de signaler un malheureux navire,
—Un brick, cette fois-ci,—qui touche le récif.
A chaque lame, il fait ce sursaut convulsif
Qu'on pourrait appeler le râle du naufrage.

—Un canot à la mer ! des hommes de courage !
Dit quelqu'un. Aucun d'eux n'a pu, certe, oublier
Les camarades morts de l'automne dernier.
Mais voilà qu'on entoure une barque et qu'on l'arme.
La mère de Tiennot est là pleine d'alarme,
Elle étreint son garçon et lui redit tout bas :
—Tu sais, tu me l'as bien promis... tu n'iras pas !
Et les yeux dilatés et se mordant la bouche,
L'enfant ne répond rien et regarde, farouche,
Les braves compagnons qui parent le bateau.
Tout à coup une lourde et sombre masse d'eau
S'écroule avec fracas, couvrant tout de sa bave,
Et devant l'orphelin elle jette une épave,
Une planche pourrie et rongée où l'enfant
A déjà distingué ces deux mots : *En avant !*
L'Atlantique a tiré du fond de son repaire
Ce débris de bateau. C'est un ordre du père !
Les sauveteurs sont prêts ; ils poussent leur canot ;
Et s'arrachant des bras de sa mère, Tiennot
Saute auprès d'eux, saisit à la hâte une rame...
Et les voilà partis avec l'énorme lame !

Comme on les suit des yeux ! Hardi, là ! Comme ils vont !
Sainte Vierge ! voyez cette lame de fond...
Ils ont chaviré... Non, le canot se redresse...
Il va toucher, il touche au navire en détresse...
Il était temps, le brick se penche à faire peur...
Ils reviennent déjà !... Voilà des gens de cœur !
Qu'ils sont chargés, ils ont de l'eau jusqu'au bordage...
—Combien en avez-vous sauvé ?—Tout l'équipage !
—Hurrah !—Vite ! jetez une corde... Aidez-nous...

Et tandis que, joyeux, sautent sur les cailloux
Sauveteurs et sauvés, parmi l'écume amère,
Le brave enfant Tiennot dit à sa pauvre mère
Qui de ses bras brisés, l'entoure en sanglotant :

—Maman, ne gronde pas... Le père est si content !

FRANCOIS COPPÉE.



POUR LE DRAPEAU.

Tu vis dans tous les cœurs, amour de la patrie !

Après quarante-huit, au fond de l'Algérie,
En plein désert, devant les gorges de l'Atlas,
Des insurgés de juin, — des coupables, hélas !
Mais des Français, — courbés sous un labeur servile,
Expiaient les malheurs de la guerre civile,
Gardés par des soldats, par des Français comme eux.
Et là, tous, l'orateur de clubs jadis fameux,
L'envieux déclassé, l'utopiste sincère,
L'honnête travailleur gâté par la misère,
Tous, braves gens trompés ou sinistres voyous,
Ils remuaient la terre et cassaient des cailloux.
Ce lieu farouche était bien choisi pour un bagne.
D'un côté, le désert ; de l'autre, la montagne ;
Çà et là, seulement quelques dattiers poudreux ;
Et, brûlante prison qui, sur ces malheureux,
Gardiens et prisonniers, la nuit, devait se clore,
Un blockhaus sur lequel le drapeau tricolore
Se déroulait au vent, dans l'azur infini.
Ce fort, assez peu sûr, mais pourtant bien garni
De riz et de biscuits, d'armes et de cartouches,
Avec ses deux canons montrant leurs sombres bouches,
Dressait sur l'horizon son profil menaçant.

Les soldats étaient trente et les déportés cent.

Un jour, à l'heure où l'aube, en déchirant ses voiles,
Fait taire les lions et pâlir les étoiles,
Et comme les soldats allaient, fusils chargés,
Conduire à leur travail les anciens insurgés,
Tout à coup, s'élançant des ravins les plus proches,
Blancs fantômes surgis au loin parmi les roches,
En long burnous, montés sur leurs fins chevaux gris,
Et jetant leurs fusils en l'air avec des cris
Où se mêle le nom de leur Dieu qu'ils adjurent,
Les Bédouins du désert de tous côtés parurent.
Deux tribus, qui semblaient depuis longtemps dormir,
Venaient de relever l'étendard de l'Émir,
Et voulaient de nouveau faire parler la poudre.
Ainsi qu'un gros nuage accourt, chargé de foudre,
Ils venaient, soulevant un flot de sable ardent.

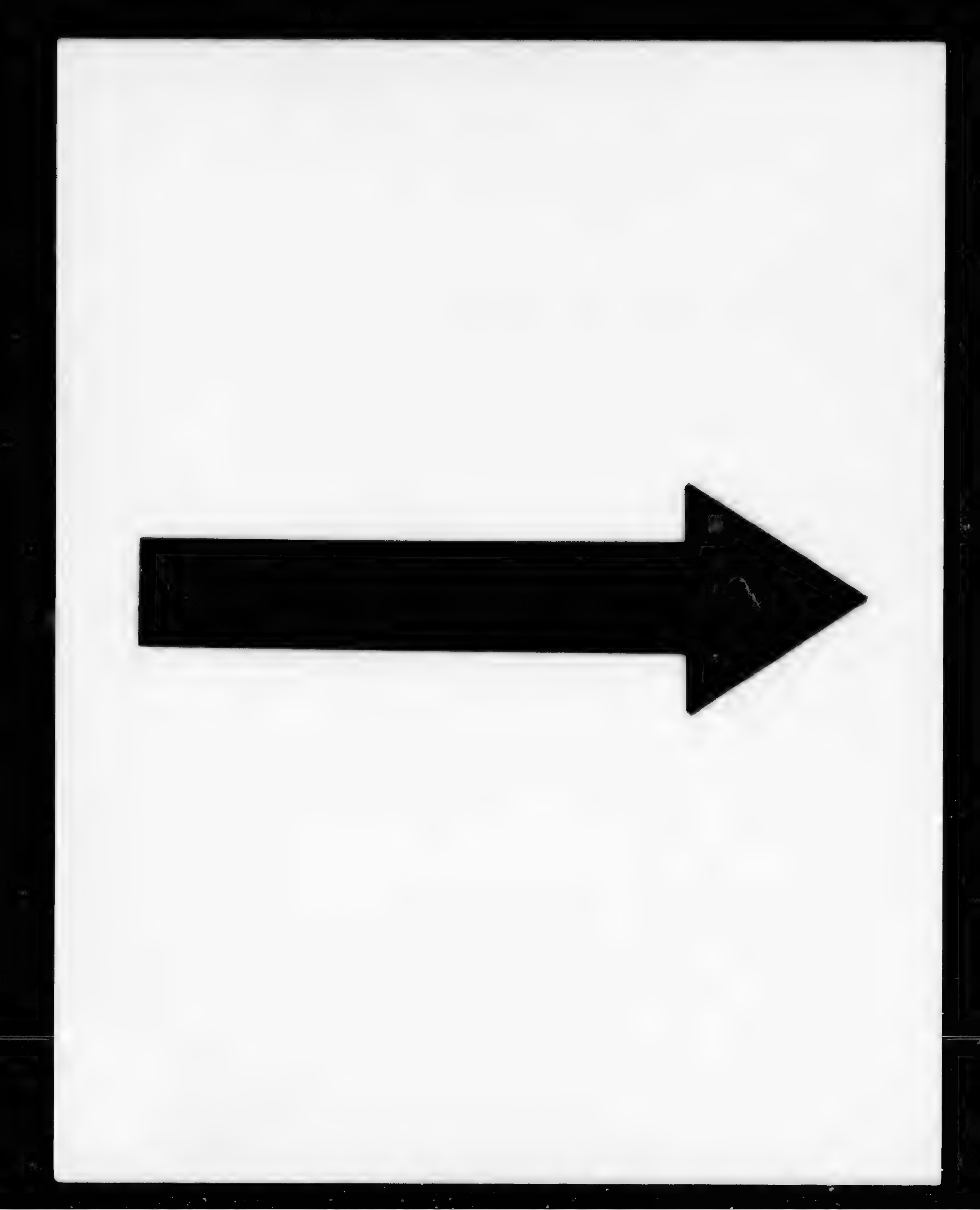
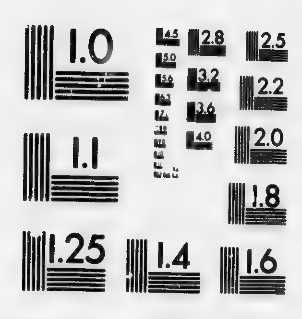


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Le commandant du fort, un brave cependant,
Vieux troupier devenu lentement capitaine,
Avait pâli devant cette attaque soudaine.
Le pauvre homme perdait la tête absolument.
Comment faire ? Il avait trente hommes seulement
Pour défendre les murs de sa faible redoute ;
Et, quant aux condamnés politiques, sans doute,
A s'enfuir ils n'allaient pas être les derniers.

En ce moment, sorti des rangs des prisonniers,
L'un d'eux, qu'on avait vu parler, dans le tumulte,
A ses amis, de l'air d'un homme qui consulte,
Un grand gaillard, portant sur ses traits amaigris
La trace de vingt ans de misère à Paris,
Et dont les yeux profonds, sous leurs sombres arcades,
Conservaient un reflet du feu des barricades,
S'approcha lentement du vieil algérien
Et dit avec le ton traînant du faubourien :

—Mon capitaine, on vient vous dire que nous sommes
Cent condamnés, c'est vrai, cent forçats, mais cent hommes,
Tous du faubourg Antoine et tous gars bien choisis.
Nous savons que le fort est bondé de fusils.
Sur tous ces moricauds, si vous voulez qu'on cogne,
Armez-nous donc. Après avoir fait la besogne,
On rendra les outils, ma parole d'honneur !
Vous ne me faites pas l'effet d'un chicaneur ;
Vous aurez confiance en nous,—on en est digne.—
Et vous nous laisserez marcher avec la ligne.
Prêtez-nous les fusils et nous sommes sauvés.
La loque qui flottait sur nos tas de pavés
N'était pas, après tout, le vrai drapeau de France,
Et le rouge n'est bon qu'en pantalon garance....
Voyons, mon capitaine, est-ce dit ?

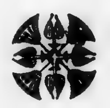
L'officier,
Trop ému pour répondre et pour remercier,
Fit donner sur-le-champ au bagne rendu libre
De bons fusils avec des balles de calibre.
Il était temps. Trois cents Arabes étaient là,
Galopant tout autour du fort, criant : "Allah !"
Et tiraillant déjà sur ses minces murailles.
Soudain les deux canons vomirent leurs mitrailles
Qui firent reculer l'insolent tourbillon ;
Puis, sortant du blockhaus, un hardi bataillon,

Où des soldats marchaient auprès de gens en blouse
Et chaussés de sabots comme en quatre-vingt-douze,
Vint se mettre en bataille et commença le feu.
Le combat fut sanglant et vif, mais dura peu.
Les Bédouins, qui croyaient surprendre une faible poste,
Devant tous ces Français si prompts à la riposte,
Tentèrent bien, mettant tous les sabres au vent,
Deux charges qu'on reçut, baïonnette en avant.
Mais leur cheik y périt, et la bande affolée,
Comme un vol de corbeaux reprenant sa volée,
Tourna bride et bientôt dans l'Atlas se perdit.

Alors les condamnés, ainsi qu'ils l'avaient dit,
Tenant loyalement la parole jurée,
Rentrèrent dans le fort en colonne serrée ;
Sans hésitation, ils mirent en faisceaux
Devant le commandant, leurs fusils encor chauds ;
Et le vieil officier, contenant mal ses larmes,
A ses soldats d'un jour qui déposaient leurs armes,
Etreignait les deux mains à leur rougir la peau,
Et disait rudement :

—Merci... pour le drapeau !

FRANCOIS COPPÉE.



VINCENT DE PAUL

LEGENDE

Monsieur Vincent de Paul, aumônier des galères,
Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,
Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital
Du couvent qu'a fondé madame de Chantal.
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille,
Et l'unique tableau pendu sur la muraille
Représente la Vierge avec l'Enfant Jésus.
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,
Le saint prêtre est toujours en course et se prodigue,
Et revient tous les soirs, épuisé de fatigue.
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.
Quand il visite la mansarde indigente,
Il s'en va demander l'aumône à la Régente.
Il sollicite, il prie, il insiste, emporté
Par son infatigable et forte charité,
Recevant de la gauche et donnant de la droite.
Pourtant il est malade et vieux, et son pied boîte,
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,
Il a traîné six mois la chaîne et le boulet
D'un forçat innocent dont il a pris la place.
Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,
Qui connaît bien son nom et qui le voit passer,
Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser
Un nouveau-né jeté sur la borne et qu'il sauve,
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve
Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon Monsieur Vincent,
Regagnant son logis chez les Visitandines,
Au moment où les sœurs sont à chanter matines,
Traîne son pied boîteux d'un air découragé.
Tout le jour, bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,
Sous une froide pluie il a couru la ville.
Certes, on l'a reçu d'une façon civile,
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens,
Pour ses enfants trouvés et ses galériens,
Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse.
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,
Et Mazarin, si fort pour dire : "Je promets,"

Devient en vieillissant plus ladre que jamais.
C'est donc un mauvais jour ; mais enfin le pauvre homme
Revient, en se disant qu'il va faire un bon somme,
Et se hâte, parmi la bruine et le vent ;
Lorsque, arrivé devant la porte du couvent,
Il aperçoit par terre et couché dans la boue
Un garçon d'environ dix ans ; il le secoue,
L'interroge ; l'enfant depuis l'aube est à jeun,
N'a ni père, ni mère, est sans asile aucun,
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.
—Viens, dit Vincent, mettant la clef dans la serrure ;
Et prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte à sa cellule et le couche en son lit ;
Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince,
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,
Il ôte son manteau tout froid du vent du Nord
Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.
Alors, tout grelottant et très mal à son aise,
Le bon Monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise
Et, devant le tableau pendu contre le mur
Il pria.
Mais, soudain, la madone au front pur,
Qui parut resplendir des clartés éternelles,
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles,
Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,
Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle tendit l'enfant à saint Vincent de Paule,
Et, d'un accent rempli de céleste bonté,
Lui dit :
"Embrasse-le, tu l'as bien mérité."

FRANÇOIS COPPÉE.



LES SOLDATS DE DIEU

(Pour l'anniversaire de Patay, 2 Décembre 1870.)

Puisque leurs pieds maudits souillent la grande terre,
Francs, voici les Bretons ; et vous, fils de Voltaire,
Les croisés vous tendent la main ;
A votre *Marseillaise* unissant leur cantique,
Ils se lèvent ; accueille, ô jeune République
Ces soldats que tes fils répudieront demain.

O chevaliers sans peur de toute cause noble,
Vengeurs du droit vaincu par le succès ignoble,
Votre heure est arrivée : Adieu !
La France croit en vous, la France vous appelle !
Allons, debout, Chouans, et répandez pour elle
Le reste de ce sang dejà versé pour Dieu !

Sur nos remparts détruits plantant vos oriflammes,
Forts comme des lions, tendres comme des femmes,
Devant votre mère à genoux,
Fiers enfants, dressez-vous en vivante muraille,
Et montrez aux Germains des hommes à la taille
De ceux dont leurs aïeux ont éprouvé les coups !

On dit qu'en les voyant pencher sous la prière
Leurs fronts mâles et doux, qu'abritait la bannière
Couverte d'emblêmes pieux,
Puis s'embrasser, pareils aux chrétiens de l'arène,
Et, sous le vent de mort qui balayait la plaine,
Courir droit aux canons, la flamme dans les yeux,

De stupeur et d'effroi saisi par tant d'audace,
Le Prussien muet sentit qu'une autre race
Surgissait alors sous ses pas,
La race de granit, rocher inébranlable,
Qu'assiègent vainement nos tourbillons de sable,
Chêne qu'on peut briser, mais qu'on ne courbe pas !

Sans pâlir, à travers l'horrible fusillade,
Ils allaient, allignés ainsi qu'à la parade,
Jonchant la terre de leurs corps ;
Le mur humain, troué par les balles avides,
Marchait, marchait toujours, se fermant sur ses vides,
Et nul ne s'arrêtait en chemin—que les morts !

Noir, déchiré, sanglant, tout criblé de blessures,
L'étendard qui flottait sur le front de Troussures
Passait de main en main, parmi
Les blessés expirants qui, frappés au visage,
Se soulevaient pour voir encor la sainte image,
Toujours debout, toujours plus près de l'ennemi.

Charette tombe : un cri de tous les cœurs s'élève ;
Sur ses ailes de feu la rage les soulève ;
Fauchant tout ce qui résistait,
Ils courent... et bientôt l'on vit dans la fumée,
Devant huit cents soldats reculer une armée,
Et, refoulant le fleuve, un ruisseau qui montait !

Devant eux, comme on fuit à l'aspect d'un prodige,
Tous avaient fui, frappés de peur et de vertige ;
Mais de loin sur eux se ruaient
Par milliers, à coups sûrs, sans trève, sans relâche,
Les balles, les boulets, l'obus, arme du lâche,
Et des soldats cachés sans péril les tuaient.

Vous qui de leurs exploits portez le deuil, ô mères,
Qui les avez payés de vos larmes amères,
Dites, autour de l'étendard
Combien en restait-il, quand n'osant les poursuivre,
L'ennemi, stupéfait d'en voir encor survivre,
De ses derniers obus salua leur départ ?

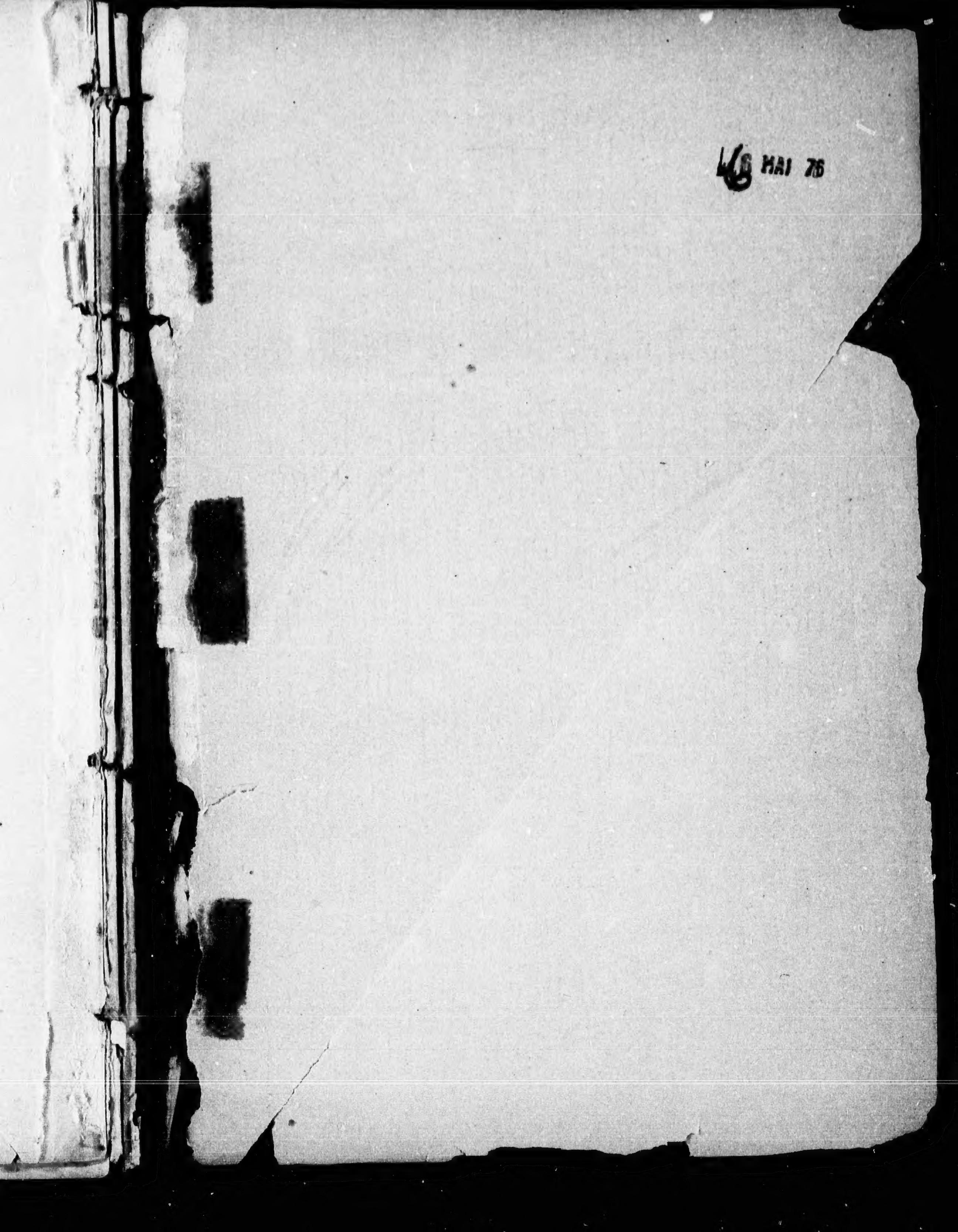
Je sais quel bras les pousse et quel feu les anime...
Leur âme caressait la chimère sublime
Qui tenta plus d'un vaillant cœur :
Verser pour le pays leur sang comme un baptême,
Justifier le ciel, venger Dieu qu'on blasphème,
Et donnant pour appui leur gloire à sa grandeur.

Ils ont voulu se faire,—et c'était un beau rêve,—
Les chevaliers du Christ, le couvrir de leur glaive,
Porter enfin sa croix si loin
Et l'élever si haut, dans l'orgueil de leur culte,
Que le rire des sots, le blasphème et l'insulte
Resteraient en arrière et ne l'atteindraient point.

Salut donc, ô revers plus grand qu'une victoire !
Lieu doublement sacré,—par le deuil et la gloire,—
Trempé deux fois de notre sang,
Patay, garde toujours leurs os dans tes entrailles,
Et du sol fécondé par de telles semailles
Fais sortir la moisson, Dieu juste, Dieu puissant !

VICTOR FOURNEL.




MAI 76